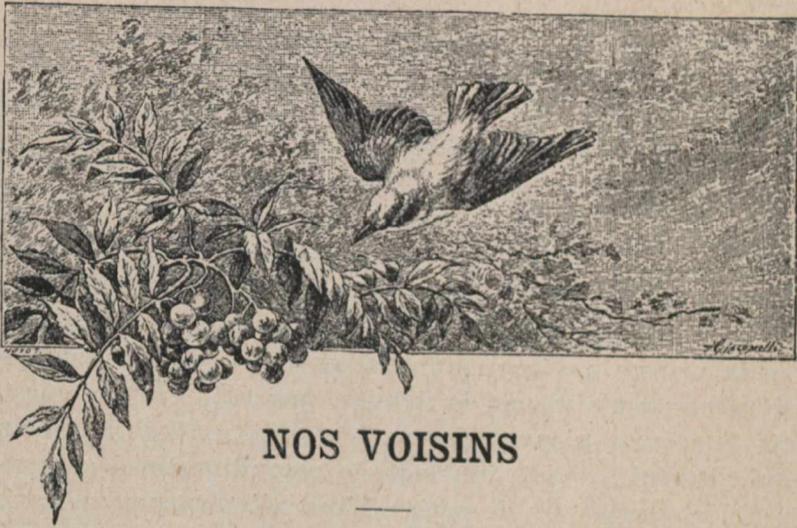


MAY. — 1904

30



LE PREMIER BERCEAU.



## NOS VOISINS

---

“ Hélas, est-ce une loi, sur notre pauvre terre,  
Que toujours deux voisins entre eux auront la guerre ! ”

a dit un poète, ou plutôt un de ces aimables conteurs en vers que citaient volontiers nos grands-parents et que notre génération a oubliés.

Sans contester les mérites littéraires de l'auteur du *Meunier sans souci*, on a le droit de poser autrement qu'il ne le fait, cette question, souvent brûlante, du voisinage. Non, ce n'est pas, ce ne doit pas être une loi que deux voisins aient entre eux la guerre. Ce devrait être une loi, au contraire, qu'ils aient entre eux la paix, l'union, un lien spécial de solidarité, et c'en a été une jadis, une loi morale, inscrite dans les traditions canadiennes-françaises et consacrée même par certaines de nos vieilles coutumes, je me souviens d'avoir entendu dire qu'on le nommait de cette expressive et touchante appellation : “ parent de la maison. ”

La nuance était délicatement exprimée. Le voisin n'est pas parent des habitants de la maison, qui souvent n'ap-

partiennent pas à la même condition, ne partagent pas les mêmes idées, n'ont pas la même manière de vivre, et peuvent d'ailleurs se renouveler, une famille succédant à une autre. Il est parent de ce qui ne change pas, de la maison campée auprès de la sienne, assise sur le même sol, éclairée par le même soleil, battue par les mêmes tempêtes. Que ce soit un château et l'autre une chaumière, ces deux maisons n'en ont pas moins été et n'en seront pas moins de tout temps associées. Elles peuvent, dans l'habitude de la vie, ne pas communiquer entre elles et feindre de s'ignorer; mais vienne le danger, une catastrophe, aussitôt l'on verra s'ouvrir les portes closes. C'est le voisin qui viendra à l'aide, qui sera le recours naturel et, souvent, le compagnon de péril. L'incendie consumant votre toit menace le sien, l'épidémie qui sévit chez vous, pourra bien s'introduire chez lui, et, en ces heures d'angoisse communes, les distances sociales s'effaceront: le plus proche, le frère en humanité et en misère, ce sera le parent de la maison, le voisin. Cela est surtout vrai à la campagne.

Bien peu de gens ont l'âme assez dure pour se soustraire, dans les cas extrêmes, aux devoirs humanitaires du bon voisinage. Dans l'habitude de la vie, en revanche, certains sont malveillants, agressifs, de vrais fléaux pour leurs voisins. Beaucoup se montrent dédaigneux, jaloux, malveillants, et peu sûrs. Quant aux susceptibles, aux importuns, aux indiscrets surtout, on ne les compte plus.

Sans trouver à cet état de choses une excuse, on peut y donner une explication. Le voisin suscite des tentations violentes et continues. Toujours sous les yeux, à portée, il semble une proie désignée aux instincts mauvais qui ne sont jamais assez domptés, à la méfiance, à l'aigreur, aux comparaisons envieuses ou vaniteuses. On connaît son fort et son faible, mieux encore ce dernier; ses imperfections, vues de trop près, grossissent, prennent des pro-

portions démesurées; on se sent surveillé par lui, et on le surveille à son tour; il apparaît aisément comme un rival d'intérêt ou d'influence, ou bien comme une gêne, un encombrement, ou encore comme une quantité négligeable. Le terrain est tout prêt pour les contestations, et Dieu sait que les sujets ne manqueront pas! depuis le classique mur mitoyen, jusqu'au moindre détail du protocole omis dans les rencontres inévitables.

Si la guerre est déclarée, c'est la guerre terrible entre toutes, pire que la guerre civile, que la guerre de clocher; c'est la guerre de maison à maison; c'est une alerte à chaque heure du jour, une embuscade à chaque tournant de chemin, un espionnage derrière chaque fenêtre, un feu de batterie dans chaque regard qu'on échange, une explosion de mitraille si l'on s'adresse la parole; ce sont les grands combats meurtriers de part et d'autre, les médisances, les calomnies, les procès, ce sont les blessures envenimées qui restent au fond des âmes et qui se rouvrent sans cesse, puisque sans cesse on se retrouve en présence, et qu'à défaut du grand remède, seul guérisseur de la haine, la charité, on n'a même pas cette potion calmante, l'oubli.

\* \* \*

Vraiment, je crois qu'en vieillissant, je deviens bavard, moi qui, en commençant, vous annonçais que j'allais vous parler de nos voisins, je me surprends à parler de voisins qui ne nous ressemblent pas, car avec les nôtres nous vivons dans les meilleurs termes possibles. Ce n'est pas que, comme toujours, nous ne soyons obligés d'y mettre un peu de bonne volonté, car nos voisins, ou plutôt nos voisines, sont un peu voleuses, et, dois-je le dire, un peu malpropres. Elles ne se gênent pas le moins du monde pour prendre nos fruits, à tel point que depuis deux ou

trois ans, nous n'avons pu récolter ni framboises ni cerises, nous qui en avons en abondance avant leur arrivée; et puis, quelquefois, il faut nettoyer après elles.

Voilà que je tombe dans un des défauts que je signalais plus haut, mais croyez bien que ce n'est qu'une légère médisance, et, si mes lectrices veulent bien être discrètes, ça n'ira pas plus loin; nous ne courons pas le risque de nous brouiller avec nos aimables voisines, ce que nous regretterions infiniment. A part ces deux petits défauts, elles

sont si gentilles que nous faisons, avec plaisir, le sacrifice de nos fruits, et, qui plus est, nous cherchons tous les moyens possibles pour leur faire plaisir et leur venir en aide dans leurs besoins. J'allais oublier un autre petit inconvénient de leur voisinage, mais dont nous ne souffrons pas personnellement: elles ne s'accordent pas toujours avec *nos intimes*, dont je vous entretenais au mois de février



Le Cephalopis Lalandi et son nid.

de l'année dernière. Surtout lorsqu'elles sont occupées à élever leur petite famille. Si un écureuil a alors le malheur de passer en vue du nid, vite, l'une d'elles se met à sa poursuite, et malgré qu'elle ne soit pas la plus forte, elle a l'avantage que Santos Dumont offre aux Japonais, c'est-à-dire d'attaquer du haut des airs: le pauvre écureuil n'a d'autres ressources, pour éviter les coups de bec, que de fuir et venir se réfugier auprès de nous.

Il convient d'ajouter que les grives — ah! c'est vrai, j'oubliais de vous dire que c'est d'elles que je vous parlais, — n'ont pas tout à fait tort. Quelquefois maître écureuil s'éprend d'un goût désordonné pour les œufs frais, et, si alors, il a le malheur de passer près d'un nid où il aperçoit de ces jolis œufs verts tachetés de brun, il ne sait pas résister à sa passion: il s'assoit sans cérémonie, les prend de ses deux mains et les gobe tout d'un trait. La grive connaissant sa gourmandise, ne lui donne pas la chance de s'exposer au danger d'y succomber. Elle sait que pour toutes les passions le remède le plus sûr est la fuite des occasions.

Je me rappelle la scène comique dont nous fit jouir, un jour, ces poursuites: une de mes petites filles, du fond du jardin, apercevant tout à coup un écureuil fuyant devant une grive qui l'accablait de coups de bec, crut que c'était par méchanceté, et la voilà poursuivant les belligérants. Les trois se rendirent ainsi jusqu'à la maison où la grive abandonna la partie. L'enfant caressant l'écureuil, lui disait: "ne va plus près de ces méchantes grives."

Méchantes! n'en croyez rien, car à part les écureuils, elles ne font la chasse qu'aux vers de terre qu'elles surprennent sortant un peu la tête pour respirer. Avec une dextérité étonnante elles les happent, les retirent de leur trou, les dépècent pour les porter à leurs petits ou s'en nourrissent elles-mêmes, quand les fruits leur font défaut.

Pas méchantes, et combien gentilles! Quel bon ménage elles font! Voyez: nous les avons croquées au moment où leur nid terminé, le père demande à la petite mère, si le berceau qu'ils viennent de préparer, est suffisamment moelleux, pour y élever le fruit de leurs amours. Voyez quelle expression d'affection sincère dans ces regards, dans ces attitudes, et, cet amour ne se démentira pas un instant; elles veilleront l'un à côté de l'autre, tant que leurs petits n'auront pas la force de se passer de leurs soins.

Nos voisins augmentent rapidement. Lorsque nous sommes venus habiter notre maison, nous voyions, de temps en temps, une grive dans le jardin, aujourd'hui le jardin en est plein. J'en ai compté jusqu'à vingt-deux à la fois, faisant la chasse aux vers ou cueillant des fruits pour les porter à leurs nids situés dans les arbres qui nous environnent et jusque sur les ornements du haut de nos vé-



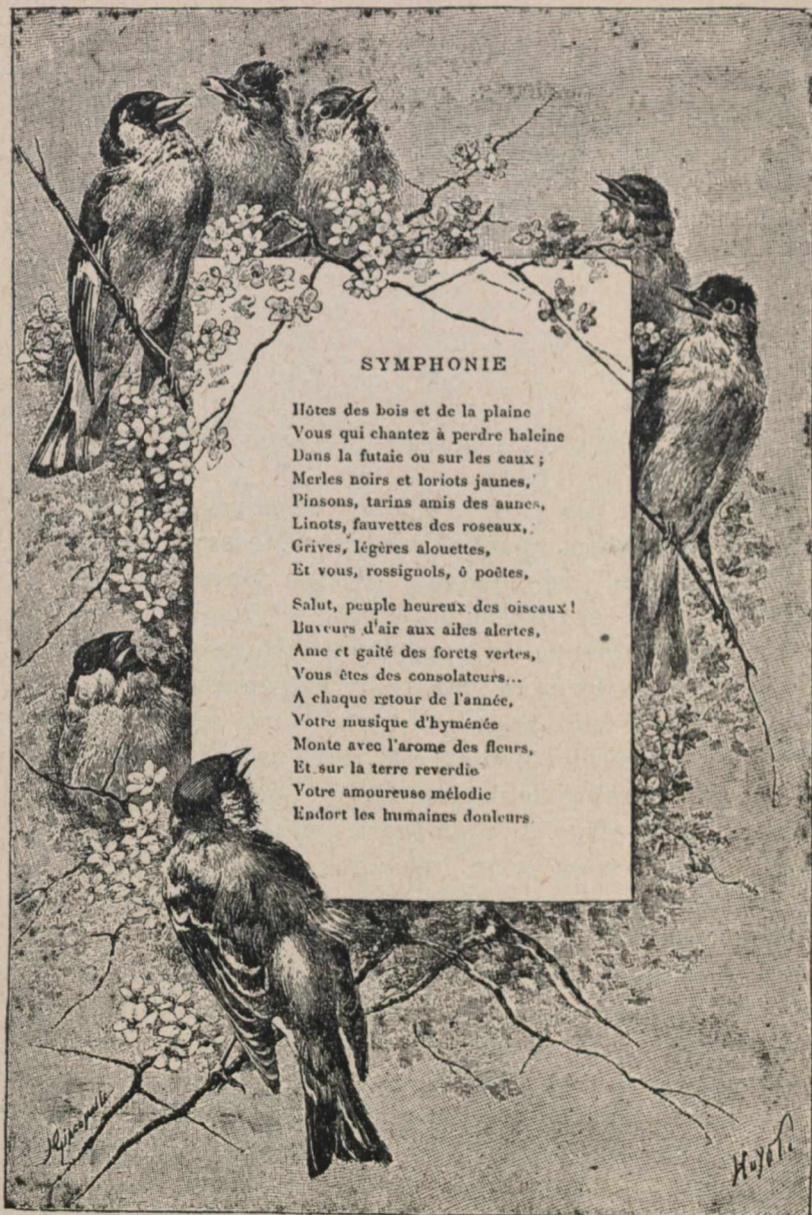
Lesbia Gouldi et son nid.

randas. Nous savons de plus qu'elles tiennent à rester auprès de nous, car le printemps dernier, ayant à faire peindre les balcons, les peintres jetèrent leurs nids à terre. Trois jours de suite, revenant à l'ouvrage, ils trouvèrent les nids recommencés. Quelques jours après leur départ, les nids étaient reconstruits et garnis d'œufs prêts à être couvés.

Ce matin, elles nous arrivent, après la longue absence de l'hiver et remerciant le Créateur des charmes de cette belle nature qui me ravit, je redis avec le poète :

“ Belle autant que jamais je vois fleurir la terre ;  
 Je vois briller aux cieus l'azur que rien n'altère.  
 Ainsi qu'aux plus beaux jours, de tendresse enivré,  
 L'aiseau chante, et les fleurs n'ont pas dégénéré. ”

Jean Vincent.



### SYMPHONIE

Hôtes des bois et de la plaine  
Vous qui chantez à perdre haleine  
Dans la futaie ou sur les eaux ;  
Merles noirs et loriots jaunes,  
Pinsons, tarins amis des aunes,  
Linots, fauvettes des roseaux,  
Grives, légères alouettes,  
Et vous, rossignols, ô poètes,

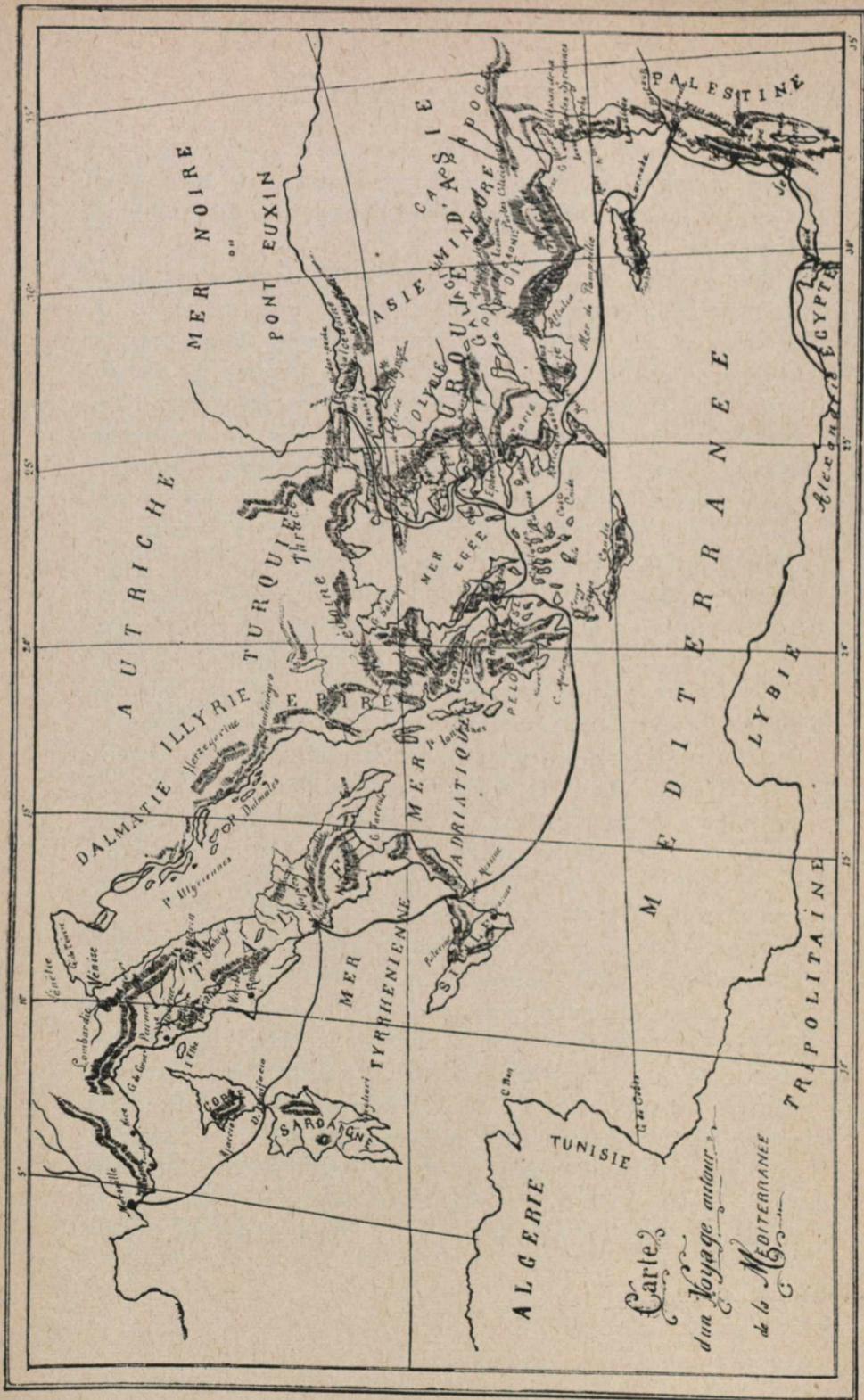
Salut, peuple heureux des oiseaux !  
Buveurs d'air aux ailes alertes,  
Amie et gaité des forêts vertes,  
Vous êtes des consolateurs...  
A chaque retour de l'année,  
Votre musique d'hyménée  
Monte avec l'arôme des fleurs,  
Et sur la terre reverdie  
Votre amoureuse mélodie  
Endort les humaines douleurs.

# SOUVENIRS ET IMPRESSIONS D'UN VOYAGE AUTOUR DE LA MÉDITERRANÉE

## I

MARSEILLE — ATHÈNES — SMYRNE

**P**AR un des premiers jours de novembre 1901, le *Saghalién*, paquebot des "Messageries Maritimes," m'emportait loin de Marseille. Cette fois, contrairement à ce que j'avais éprouvé à d'autres départs, au moment où je voyais rentrer sur le tillac la dernière amarre, je ne sentais pas la tristesse intime, le vide angoissant que cause ordinairement la rupture du dernier lien avec la terre natale. J'éprouvais plutôt un véritable soulagement. Il me semblait qu'un stigmate était effacé de mon front, qu'un poids accablant était enlevé de mon cœur. Quoique sur un bateau français, je commençais à respirer l'air de la liberté avec celui de cette immensité liquide. Enfin, moi qui là-bas, dans ma patrie, passais pour un paria, un maudit, un être dangereux, dont l'enseignement néfaste venait d'être interdit, en même temps qu'une loi m'enlevait mes droits essentiels d'homme et de citoyen, j'étais, une fois sur ce navire, complètement transformé! Était-ce l'effet de la brise marine ou du coup de sifflet de la sirène? Toujours est-il que même aux yeux des fonctionnaires du gouvernement, aux yeux des consuls, des ambassadeurs, des ministres, du Président de la République, j'étais sur mer blanchi de toutes



Carte  
 du Voyage autour  
 de la Méditerranée

les tares qu'on me découvrait sur terre. Je devenais un personnage utile, un patriote, un pionnier de la civilisation, un homme nécessaire à la propagation de l'influence française...

Maintenant, au lieu d'être persécuté, pourchassé, banni de chez moi, je serai protégé, encouragé, subventionné. Je le sais, si les valets du Sultan s'avisent de me traiter comme m'ont traité les agents de M. Loubet, je n'aurai qu'à faire signe à mon consul. Celui-ci en informera l'ambassadeur qui en référera au ministre des affaires étrangères. Et s'il le faut, toute une escadre viendra menacer de la gueule de ses canons le *Pouvoir téméraire* qui ne respecte pas l'inviolabilité de mon domicile et l'intégrité de mes droits d'homme, de Français et de religieux. Incohérence! Illogisme dont voudraient bien s'affranchir les folliculaires de bas étage, qui n'ont pour inspiration que la passion sectaire, mais avec lesquels pas un homme d'Etat n'ose rompre, parce qu'il n'ignore pas que ce serait rompre avec un patrimoine moral qui fait plus d'honneur à la France que les plus beaux exploits de ses armées. Sans crainte donc de rencontrer des figures hostiles, je puis jouir de la compagnie. Toujours très intéressant ce cosmopolitisme des paquebots, ce chuchotement de toutes les langues, ce gazouillement anglais, grec ou turc qui se croise avec les fortes gutturales de l'allemand ou de l'arabe. Il y a là des commis-voyageurs allemands, des Libanais, retour d'Amérique, un ministre protestant boër qui a laissé sa femme à Rome et se dirige sur Jérusalem; de petites Danoises qui s'en vont à Hébron étudier l'hébreu pour mieux enseigner le pur évangile; des Juives qui sont les envoyées de l'Alliance Israélite Universelle; des missionnaires, agents des sociétés bibliques de Londres. Mais les plus nombreux sont encore religieux et religieuses de France. L'habit brun des franciscains et capucins, le rabat blanc des Frères des Ecoles Chrétiennes se mêlent

à la robe blanche ou noire des Fils de Saint-Dominique ou de Saint-Ignace, et à la guimpe des Sœurs de Saint-Joseph! Somme toute, notre paquebot est affreusement clérical; son simple aspect aurait de quoi faire tomber du haut mal la moitié des cinq cents fanatiques du Parlement français; il provoquerait une interpellation immédiate invitant le gouvernement à laïciser la mer, après la laïcisation complète de la terre ferme. Pauvres fous! laissons les à leur marotte malfaisante, et continuons notre route.

Le temps est superbe, l'eau très calme, et tous, passagers venus des pays les plus divers, de langue, de religion, de mœurs différentes, réunis là sur les planches de ce paquebot, notre seule ressource, nous vivons dans une entente et tranquillité parfaites. Nous savons que chaque coup d'hélice nous approche un peu de notre but; nous savons qu'un homme est au gouvernail, un autre à la boussole, et qu'ils suffisent à eux deux avec leur barre et leur aiguille, pour mener la masse énorme qu'est ce bateau par des routes très sûres au milieu de l'immensité des eaux. Qui pense que nous sommes parfois sur des profondeurs de trois kilomètres? Qui songe qu'il suffirait d'une légère fente à notre maison de bois pour engloutir en quelques minutes ses deux ou trois cents hôtes? Qui a la moindre crainte? Hélas! qui craignait aussi des passagers de la *Bourgogne* ou du *Wilhelm Kaiser*, lorsque une collision soudaine vint leur donner les vagues de l'Océan pour sépulcre?

Notre petite ville flottante, a, comme ses sœurs du continent, ses moments de bourdonnante activité et ses moments de calme. Mais s'il est un endroit où il fait bon se laisser envelopper de paix et de silence, c'est en pleine mer. Il est minuit. La plupart des lumières du bateau sont éteintes; seuls les feux rouges et verts rayonnent aux quatre points de l'horizon: les passagers dorment, rêvant sans doute de ce qui les attend au rivage. Étendu sur un

pliant, à l'arrière du pont, je ne puis me rassasier de contempler le grand spectacle de la mer et des cieux! Quelle solitude! Quelle implacable sérénité! Je n'entends que le rythme rauque de l'arbre de couche et le clapotement des eaux contre la cuirasse de notre navire; mes yeux s'arrêtent, presque fascinés sur le large sillage que nous laissons après nous, où la lune reflète un long ruban d'argent, où les vagues se trémoussent encore tout émues de l'audace du colosse qui vient tranquillement de les traverser. Comme, malgré tout, je me sens grandi! Il est vrai, je ne suis qu'un atome entre l'immensité des eaux et celle du firmament; le gouffre m'engloutirait, sans que sa surface en soit troublée, sans que les étoiles qui l'éclairent interrompent leur froid scintillement. Mais je comprends ma fragilité et mon néant; ni la mer, ni les astres ne comprennent leur puissance et leur masse. Cette énergie impalpable, qui fait mouvoir les nerfs de mon cerveau et du cerveau de mes semblables, c'est elle qui a imaginé contre la furie des flots cette forteresse, où je puis rêver et méditer en sécurité! C'est elle qui s'envole par delà les légions d'astres, pour découvrir l'Infini et l'Immuable qui les sema dans l'espace. Oui, ô mon Dieu, c'est vous qui donnez à ces cieux leur front suave, à cet air sa chatouillante tiédeur, à ces eaux leur implacable immobilité; comme sous d'autres climats et en d'autres saisons vous promenez les lourds escadrons de nuages, vous activez le souffle des tempêtes, et vous mettez dans la vague son redoutable courroux. Oui, les cieux et les eaux, sous leurs divers aspects, chantent votre gloire et votre puissance! (1) Et dire

---

Et les étoiles d'or, légions infinies,  
 A voix haute, à voix basse, avec mille harmonies,  
 Disaient, en inclinant leurs couronnes de feu ;  
 Et les flots bleus, que rien ne gouverne et n'arrête,  
 Disaient, en recourbant l'écume de leur crête :  
 C'est le Seigneur, le Seigneur Dieu !

(VICTOR HUGO, *Orientales.*)

que jusque dans ce mobile désert les bruits de la terre nous empêchent d'entendre les voix de la création ! Tout à l'heure encore, je ne les entendais pas ; j'écoutais ce négociant qui me parlait de ses grandes opérations financières, ce politicien qui me contait ses exploits pendant son passage au pouvoir ; cet Anglais qui me communiquait ses projets maintenant qu'il était nommé juge à Madras ; ces malades, ces oisifs qui allaient demander au soleil d'Orient santé ou plaisir. Oh ! l'éternelle fascination de la bagatelle !

Au soir du quatrième jour de navigation, la mer semble devenir plus bleue et le ciel plus clair ! A l'horizon, des montagnes se dessinent : à mesure que nous les découvrons plus distinctement, elles nous paraissent très nues. Mais quelle gaze légère les enveloppe ? Puis le soleil, qui décline, s'y joue en teintes et dégradations si variées. L'atmosphère est d'une tiédeur que nous n'éprouvons pas en France même, par nos journées les plus chaudes ! Nous sommes dans le voisinage de la Grèce ! Voici le cap Matapan et les côtes du Péloponèse ! Rien dans ces parages qui vous rappelle la vie luxuriante et débordante de sève. Ce n'est pas la poésie d'un paysage de Suisse ; c'est la poésie de la lumière. Ici tout parle de clarté et de beauté ! Nous abordons le pays de l'art par excellence, et il faut avouer qu'on en éprouve la sensation, rien qu'à contempler ce ciel et cette mer. Il me semble que sur ces flots si bleus et sous ce ciel si transparent, les chœurs ensoleillés de Sophocle devaient s'échapper naturellement des lèvres des jeunes athéniens, que les galères enguirlandées transportaient en joyeuses *théories*, vers Cythère. Cythère ! l'île enchantée des amours, elle est là sous nos yeux, triste et noire ; elle n'a plus que le nom vulgaire de Cérigo ; elle est inculte et presque inhabitée. Pauvre Watteau ! (1)

---

(1) Antoine Watteau, peintre et graveur français (1684-1721), au goût maniéré, mais au coloris agréable.

Viens donc y chercher les pèlerins vêtus de soie, que tu entrevis dans ton rêve, et que ton pinceau nous laissa sur la toile. Viens y chercher les fervents adorateurs d'Aphrodite <sup>(1)</sup>, les nonchalants éphèbes, qui s'égayaient sur la rive aux rythmes d'Anacréon, tandis que la galère d'amour gonflait sa voile. Demande où ils sont aux vents qui passent sur cette lande désolée! Peut-être promènent-ils dans leurs tourbillons quelques atomes de ce qui fut leur corps.

Où donc est Mars ? où donc Héros ? où donc Psyché ?  
Qu'en as-tu fait, rocher, et qu'as-tu fait des roses ?

En vain une voix semble sortir de ce cadre lumineux pour dire: *gaudeamus, jouissons!* je comprends que ce panorama n'ait fait monter aux lèvres de Baudelaire <sup>(2)</sup> *que le long fleuve du fiel des douleurs anciennes*, et que le pessimiste poète n'y ait vu que *l'image des fins d'amour!* Peut-on y voir autre chose! En présence de cette côte âpre et déserte, témoin jadis de tant de fiévreuses ivresses, peut-on savourer un autre sentiment que celui de l'intime fausseté des plaisirs charnels et de leur impuissance à procurer le bonheur? Elle est si bien terminée l'orgie qui s'est prolongée là pendant des siècles! Elle est tellement silencieuse la chanson qui a souillé les lèvres des convives! Elle est si émiettée la chair qui a palpité sous des sensations hon-

---

(1) Longtemps on a désigné sous les mêmes noms les dieux de la Grèce et de Rome. Au fond c'était bien la même idolâtrie consistant à diviniser les forces de la nature, ainsi que les passions des hommes. Cependant, la critique a découvert que les dieux grecs ne répondaient pas exactement, aux mêmes concepts, que les dieux romains ; et désormais elle conserve aux dieux grecs des noms grecs, aux dieux de Rome des noms latins. C'est pourquoi, dans ce travail qui a trait à la Grèce, on trouvera Aphrodite au lieu de Vénus, Zeus au lieu de Jupiter, Pallas Athène, au lieu de Minerve, Poseidon au lieu de Neptune, Dionysos au lieu de Bacchus.

(2) Beaudelaire, poète français, pessimiste et impie (1821-1867), auteur des *Fleurs du mal*.

teuses! Il est si bien évanoui le mirage qui attira tant de jeunes Athéniens et de jeunes Athéniennes!



Mais quoi! Vais-je par hasard m'imaginer que le monde cessera de rouler entre un sourire et un sanglot, ou bien

que mes effusions mélancoliques à propos de Cythère et de Cérigo changeront quelque chose au train banal des fils d'Adam et des filles d'Eve? Non, sans doute. Et comme, même à bord, même dans les parages de Cythère, l'homme ne vit pas que de poésie, il faut songer à aller se coucher. Je me console de cette prose du sommeil, en pensant que les Grecs l'ont encore poétisé en l'appelant un présent de Morphée. Que Morphée soit donc le bienvenu, même dans ma petite couchette, qui ressemble à un berceau où, par exemple, je dispense la mer de venir me bercer. Elle s'y entend trop bien, quand elle s'y met !

Le lendemain, vous pensez bien que je me levais avec le soleil. Nous allions voir l'Attique. Après avoir dépassé Salamine, l'évocatrice de Thémistocle, de Xerxès (1) et de ces batailles invraisemblables que les Boërs ont semblé renouveler de nos jours avec le succès final en moins, nous apercevons dans le lointain l'Acropole, (2) encadrée par les monts de l'Hymette, du Pentélique et du Parnasse. Comme

---

(1) Au Ve siècle avant Jésus-Christ, l'ambition des Perses sous les règnes de Darius, Xerxès et Artaxerxès ne connaissait plus de bornes : elle voulait atteindre jusqu'à la mer Noire, à la Propontide et à la Méditerranée. Or, elle rencontre sur son chemin Athènes, qui commençait précisément à sortir de son maigre domaine et à étendre son influence politique et économique sur le littoral asiatique de la Méditerranée ; de là ces guerres héroïques, appelées les guerres Médiques. Marathon (490), Thermopyles et Salamine (480), Platée (479), furent les grandes victoires des Grecs. Leur résultat fit mieux que de donner à Athènes l'hégémonie sur la Grèce avec les bases d'un empire maritime, elles préservèrent l'Europe de l'invasion de la barbarie asiatique, et lancèrent Athènes dans cette activité artistique et littéraire d'où est sortie la civilisation gréco-romaine, qui, dans les desseins de la Providence, était la meilleure préparation à la propagation de l'Évangile. Ainsi, Miltiade, Léonidas, Thémistocle, Cimon, Périclès ont servi à la gloire de Jésus-Christ. Dieu ne prodigue jamais ses dons en vain : d'une façon ou de l'autre, il en tire gloire et honneur.

(2) *Acropole* ne signifie pas autre chose que la partie la plus élevée d'une ville. Si ce mot a été presque limité à la signification de l'Acropole d'Athènes, c'est que les Athéniens avaient fait de la hauteur de leur ville le plus beau temple de l'art que le monde ait connu.

celles du Péloponèse, ces montagnes sont assez nues, et les teintes gris-bleu que produit le soleil avec la brume subtile qui les enveloppe, ne valent pas les teintes variées que nous avons contemplées hier soir. N'importe! elles tiennent trop de place dans notre imagination, pour être des montagnes, comme les autres. Nous n'ignorons pas, du reste, qu'avec ses pâles oliviers, ses peupliers grêles, ses courants d'eau la plupart du temps à sec, l'Attique est un pauvre pays. Mais est-il un bosquet, un pic, un vallon qui n'ait été touché d'un rayon de poésie? Aussi le charme, le charme d'un passé radieux et d'un art immortel opère-t-il infailliblement sur nous. La voix des muses semble arriver jusqu'à nos oreilles, à travers cette atmosphère si molle et si vibrante! Nous croyons entendre le bourdonnement des abeilles partant pour le berceau de Sophocle et de Platon où les Grâces les ont devancées, et si notre imagination n'aperçoit plus de Pégase sur le Parnasse, c'est que la bête a été montée par de trop maladroits cavaliers qui l'ont fourbue et démodée.

Vers les 7 heures du matin, nous sommes au Pirée. Nous avons tout un jour à passer à terre. Il sera rempli par une visite à Athènes. Depuis l'âge de neuf ou dix ans, nous tous, qui avons reçu une éducation classique, nous vivons avec Athènes. Peut-être pas une classe où on ne nous ait rebattu les oreilles des faits ou paroles de quelques-uns de ses grands hommes, sans compter les textes grecs, que nous avons transposés en français avec tant d'élégance et d'intérêt! On est tout heureux une fois dans sa vie, de constater de ses propres yeux que ce pays d'enchantement n'est pas dans la lune, qu'il est réellement sur notre modeste planète, qu'il n'est même qu'à quelques quatorze ou quinze cents kilomètres de Marseille. Je me hâte d'ajouter qu'on n'a pas de déception. A la suite d'un Père Oblat, de St-François de Sales (du collège français St-Paul, au Pirée), nous voyons d'abord l'emplacement du vaste temple érigé par les Romains à Zeus (Jupiter); il ne

reste malheureusement que des colonnes et quelques pans de mur. A côté, nous saluons le stade, cette arène témoin des exploits de tant d'enragés coureurs à faire pâlir nos cyclistes et nos automobilistes modernes. Puis nous gravissons les pentes de l'Acropole. Nous rencontrons tout d'abord le théâtre de Dionysos (Bacchus) où se donnaient en plein air, et à époques fixes, (1) les représentations dramatiques qui étaient une véritable institution sociale, en même temps qu'une fête religieuse en l'honneur du dieu de la vigne. Je me permets de m'asseoir sur un des trois fauteuils en pierre, très bien conservés, où durent s'assister, pour goûter les chefs-d'œuvre de Sophocle, d'Euripide, d'Aristophane, de Ménandre, tant de hauts personnages d'Athènes, archontes, prêtres, juges et généraux! Derrière moi j'avais les restes des gradins destinés aux spectateurs; devant moi l'hémicycle réservé à la cérémonie religieuse et aux évolutions du chœur; puis sur le soubassement de la scène des statues de Dionysos, de faunes, de satyres aux longues barbes blanches et au reste du corps hirsute, le tout encore en assez bon état. Un œil exercé eût pu distinguer au milieu de la demi-circonférence une espèce de mosaïque, trace, paraît-il, de la thymélé, autel sur lequel on immolait à Dionysos, le bouc traditionnel. Mais qu'ils étaient loin, mon Dieu, les acteurs qui avaient donné à cette scène sa gloire impérissable, qui tantôt montés sur leur cothurne, et le visage caché derrière leur

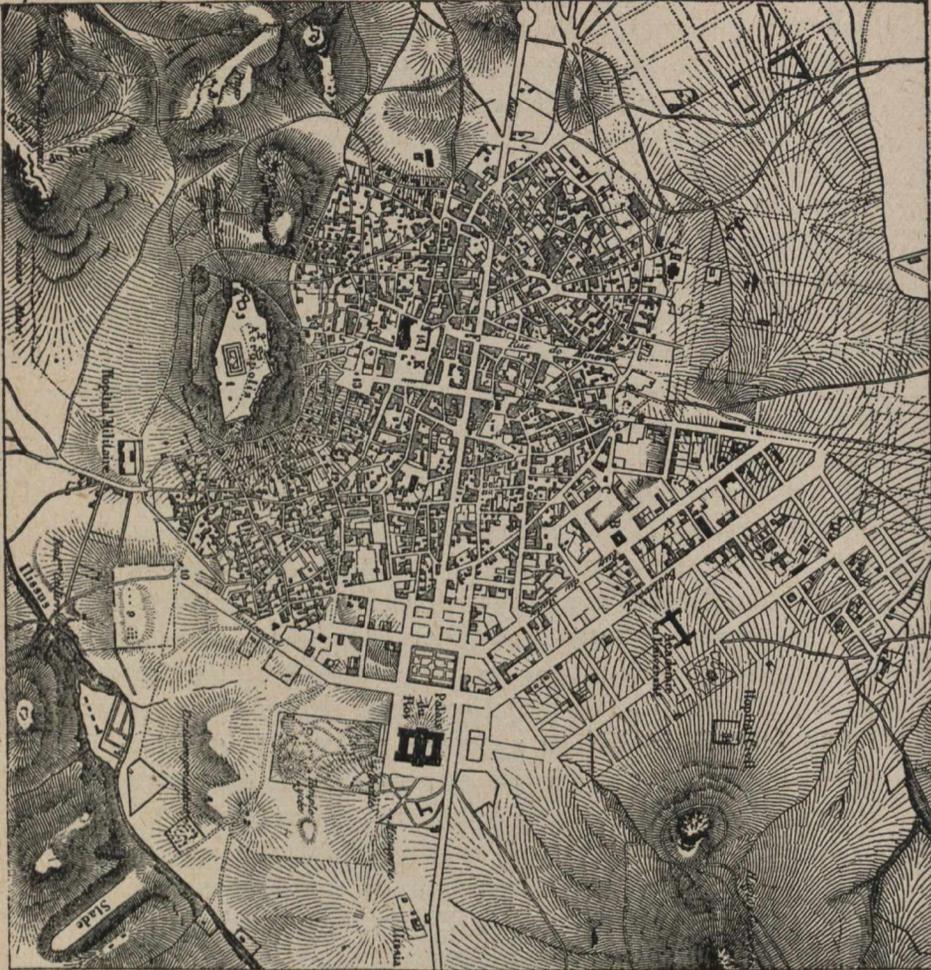
---

(1) Ces époques étaient le solstice d'hiver (fête des Lénéennes), et le printemps (Mars-Avril), à la fête des grandes *Dionysiaques*, qui duraient au moins six jours, et comprenaient des processions, des sacrifices, des concours dithyrambiques et dramatiques. On jouait généralement une tétralogie, c'est-à-dire quatre pièces roulant plus ou moins sur le même sujet. La quatrième était un drame satyrique (mêlé de comique et de tragique), où étaient mis en scène satyres et faunes, dieux des forêts. C'est aux grandes *Dionysiaques* qu'ont été joués tous les chefs-d'œuvre du théâtre grec. Dans chaque bourg grec, les fêtes de Dionysos étaient l'occasion de processions grotesques. C'est de ces processions qu'est née la comédie. C'est donc bien du culte de Dionysos qu'est sorti le théâtre...

masque effrayant, avaient exprimé les rugissements d'un Prométhée, les sanglots d'un Œdipe et les fureurs d'un Oreste; tantôt chaussés du simple brodequin, mais toujours grotesquement masqués, avaient pris le dard des guêpes, les ailes des oiseaux ou imité le croassement des grenouilles pour rendre les fantaisies d'un Aristophane et flageller les démagogues, trompeurs et écorcheurs du peuple! Comme ils étaient évanouis les corps gracieux qui avaient évolué dans cet hémicycle! Comme ils étaient silencieux, les applaudissements et les rires qui avaient retenti sur ces gradins! Oh! ce mutisme de ruines qui nous rappellent un si glorieux passé! Précisément parce que le monde grec nous remémore les joies exquises de l'esprit, les délicatesses de la pensée, la beauté plastique, l'harmonie du langage, la finesse et grâce de la conversation, enfin tout ce qui donne son prix à la vie, nous sommes plus pénétrés par l'éloquence de ses ruines! Hélas! eux aussi les incomparables artistes qu'a éclairés ce soleil, n'ont donc été que des convives passagers au banquet qu'ils s'entendaient si bien à embellir! Eux aussi n'ont pu s'asseoir qu'un instant fugitif au spectacle qu'ils s'étaient fait si divertissant! Eux aussi ont dû détacher leurs lèvres de la coupe, alors qu'ils la trouvaient si enchanteresse!

Le climat de ces lieux n'est pas moins suave; l'horizon pas moins clair et lumineux; mais où sont-ils ceux qui en ont su le mieux jouir? Où est Epicure! Où Alcibiade? Où Périclès? Où Aspasia? Où Phryné? Plus de vingt-cinq siècles de silence vous répondent: *vixerunt*, ils ne sont plus!

Non loin du théâtre de Dionysos, est l'Odéon qu'un riche rhéteur de Marathon, Hérode Atticus, fit bâtir au deuxième siècle après J.-C., à découvert; comme le théâtre précédent, il est beaucoup plus vaste; il mesure quatre-vingts mètres de diamètre et peut contenir six mille auditeurs: il est très bien conservé, et on y a donné une représentation en 1867, en l'honneur de la nouvelle reine des Hellènes. Entre



## PLAN D'ATHENES.

- |  |  |
|--|--|
| 1. Parthénon.                            | 15. Temple de Minerve Archégétis.                |
| 2. Temple d'Erechthés à Minerve Poliade. | 16. Gymnase de Ptolémée.                         |
| 3. Propylées.                            | 17. Palais de Sésée.                             |
| 4. Temple de la Victoire Aptère.         | A. Palais du Sénat et de la Chambre des députés. |
| 5. Théâtre de Bacchus.                   | B. Monnaie.                                      |
| 6. Odéon d'Hérode Atticus.               | C. Eglise Saint-Théodore.                        |
| 7. Grotte de Pan.                        | D. Eglise Sainte-Irène.                          |
| 8. Tribune des Harangues.                | E. Eglise du Sauveur.                            |
| 9. Temple de Jupiter Olympien.           | F. Le Monastère, église.                         |
| 10. Arc d'Adrien.                        | G. Ecole des Beaux-Arts.                         |
| 11. Monument de Lysicrate.               | H. Théâtre.                                      |
| 12. Prytanée.                            | K. Tour de l'Horloge et place du Marché.         |
| 13. Tour des Vents.                      |  |
| 14. Portique d'Adrien.                   |  |

temps, si votre sentiment chrétien a besoin de se retremper en face de ce paganisme, et si l'admiration vous a altéré, voici de petits Grecs, qui vous invitent à entrer dans une chapelle creusée dans le roc, à l'endroit même, dit-on, où était le temple d'Esculape avec son long portique de cinquante mètres, qui protégeait les malades contre le soleil et les intempéries. (1) Vous y trouverez sur un autel assez bien tenu une grande image de la sainte Vierge, et on vous y offrira un grand verre d'eau fraîche, moyennant une de ces sales petites monnaies grecques, en papier, qu'on donnerait rien que pour le plaisir de s'en débarrasser.

Ainsi rafraîchis, moralement et physiquement, laissant au couchant des ruines qui rappellent les temples de Thémis, d'Aphrodite et des Nymphes, vous montez vers l'Acropole. Vous rencontrez vite la Voie Sacrée, route creusée dans le rocher, par où, dans les processions solennelles, six bœufs traînaient la statue de Pallas Athénée, jusque dans son temple. Suivant cette voie, vous ne tardez pas à avoir devant vous les Propylées. Les propylées étaient l'entrée de l'Acropole. Mais à ce séjour de dieux, à ce paradis de l'art, il fallait une avenue appropriée. Les Grecs s'entendaient trop bien dans les proportions, pour ne pas le comprendre. Aussi le jeune Athénien, quand il venait vénérer la protectrice de sa cité dans les circons-

---

(1) Esculape, dieu de la médecine. "Quand les offrandes et les purifications étaient finies, chacun s'étendait sur sa natte, les lampes étaient éteintes, le silence le plus profond prescrit, et le dieu, à travers les parfums échauffait les têtes, donnait, en songe, ses salutaires ordonnances. Si Esculape ne parlait pas, les prêtres prescrivaient à sa place divers traitements, dont on trouve de bizarres échantillons sur les *ex-voto* ramassés dans les ruines, et qui durent jadis être appendus aux murs du portique." (Le Camus, *Voyages aux pays bibliques*, II, p. 432.) Est-ce dans ce temple que coula le sang du coq que Socrate mourant avait ordonné à Criton d'immoler en l'honneur d'Esculape, témoignant ainsi de l'incurable faiblesse de la pauvre raison individuelle, fût-elle du plus sage des hommes, en face de l'universel égarement idolâtrique ?

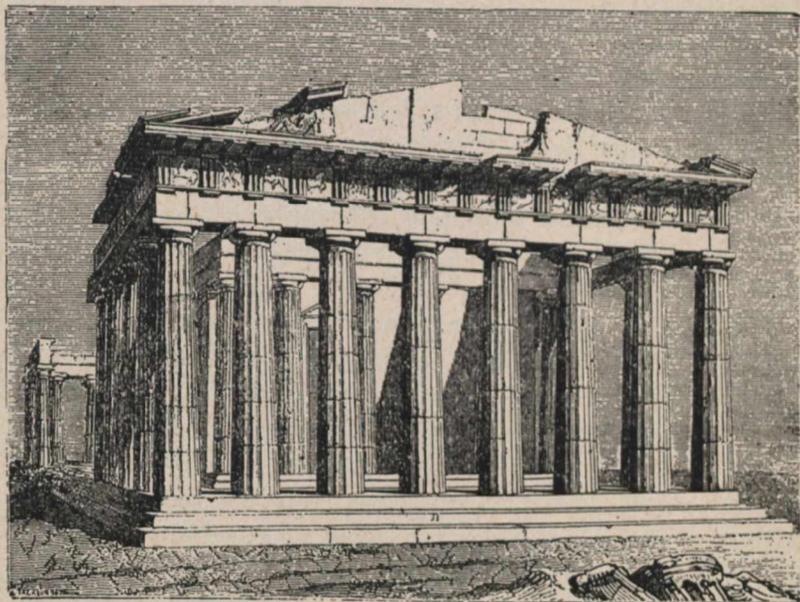
tances solennelles, gravissait-il une montée triomphale de 23 mètres de largeur et 33 de développement; puis par une porte centrale, qui traversait une suite de portiques, entre neuf rangées de colonnes ioniques et doriques, il débouchait sur la plate-forme de l'Acropole. (1) Aujourd'hui l'aspect de ces bases de colonnes, de ces chapiteaux morcelés ne donne évidemment pas l'idée de ce qu'était le chef-d'œuvre de Mnésiclès. Cinq colonnes, cependant, du portique regardant l'Acropole ont encore leurs chapiteaux; deux de la façade principale sont debout. On ne peut se lasser d'y admirer l'élégance et l'harmonie des lignes. Mais nous voici sur le plateau de l'Acropole. C'est sur cet étroit sommet que les Athéniens avaient accumulé les sanctuaires en l'honneur de leur patronne, Pallas Athéné. Depuis longtemps elle est tombée de son piédestal, dont nous distinguons à peine la trace, la fameuse Athéné Promachos, cette statue colossale, que Phidias avait élevée au-dessus de tous les monuments de la pieuse colline, si haute, dit Pausanias, qu'après avoir doublé le cap Sunium, les marins saluaient la pointe de sa lance et le cimier de son casque. (2) Nos yeux ne rencontrent debout que le temple de la victoire Aptère, quelques restes de l'Erechtheion et le Parthénon. Le premier destiné à rappeler Marathon et Salamine, bâti par Cimón, fils de Mil-

---

(1) Le plan de Mnésiclès, auteur des Propylées (Ve siècle avant J.-C.), était très simple. Il avait imaginé un mur percé de cinq portes inégales, précédé d'un vestibule de même largeur, "le vestibule était divisé en trois travées par deux rangées de colonnes ioniques. En avant du vestibule, était un portique de six colonnes doriques, surmonté d'un entablement avec fronton encadré par deux portiques parallèles. En arrière, un autre portique de six colonnes atteignait le niveau de la plate-forme de l'Acropole." (Le Camus, *ibid.*, p. 438.)

(2) Elle était encore debout en 395. "On dit que quand Alaric et ses Wisigoths la virent présentant son bouclier du bras gauche et appuyant fièrement sa main droite sur sa lance, ils furent saisis d'une sainte frayeur. La vierge terrible semblait regarder le Parthénon et le couvrir de sa souveraine protection." (Le Camus, *ibid.*)

tiade, qui par la dénomination de Aptère (sans ailes) avait sans doute voulu inviter la Victoire à ne pas reprendre son vol loin d'Athènes; le second, gracieux édicule, avait renfermé l'olivier sorti de terre, à la voix d'Athéné lors de sa



Le Parthénon (état actuel).

lutte contre Poséidon, pour la possession d'Athènes, cet olivier, qui, d'après la légende, brûlé par les Perses, avait soudain repoussé avec une vigueur nouvelle. (1) Mais le

(1) Là était le tombeau de Cécrops, fondateur d'Athènes. " Pandrose, sa fille, y avait fait preuve d'une fidèle discrétion en refusant d'ouvrir la boîte mystérieuse que lui avait confiée Minerve, dont elle était prêtresse. Ses deux sœurs, au contraire, y regardèrent curieusement le contenu, et, effrayées à la vue d'un hideux serpent qui enlaçait de ses replis un joli petit enfant, elles se précipitèrent dans l'abîme. On ramassa leurs cadavres en lambeaux devant la caverne. L'enfant devint roi sous le nom d'Erechtée, et il éleva un temple ici même en l'honneur de Minerve et de Pandrose. De là le nom d'Erechteion." (Le Camus, II, p. 442.)

sanctuaire par excellence de la Vierge, comme l'indique son nom, c'est le Parthénon, vaste écrin, pour lequel Phidias avait ciselé son chef-d'œuvre de sculpture, cette incomparable statue d'or et d'ivoire, haute de douze mètres, où la déesse apparaissait debout, revêtue d'une longue robe tombant jusqu'aux pieds, la tête surmontée d'un casque soutenu des deux côtés par des griffons et d'où émergeait une sorte de sphinx; la poitrine couverte d'une tête de Méduse en ivoire; la main droite tenant une Victoire de grandeur naturelle; la main gauche s'appuyant sur une pique ornée à son extrémité d'un bouclier, emblème de Pallas, et d'un serpent, emblème d'Erechtée. L'expression y était admirable. L'on n'avait pas encore vu reflété d'une façon aussi étincelante ce génie que personnifiait Athéné et qui inspirait si heureusement les merveilles de sa ville et de son peuple. Phidias avec ses disciples s'était en outre chargé de faire de l'édifice un palais digne de son Athéné Parthenos. S'attachant surtout à embellir les frontons, il avait placé à chaque angle des griffons ailés au milieu desquels se déployait un immense fleuron d'Acanthe. La naissance d'Athéné, son triomphe sur Poséidon faisaient l'ornementation des tympan d'Orient et d'Occident. (1)

Privé de son chef-d'œuvre sculptural, de la plupart des frises qui ornaient les frontons et l'entablement de ses co-

---

(1) Le Parthénon était entouré d'un péristyle de huit colonnes sur la façade et de dix-sept sur les côtés. " Les colonnes du péristyle, posées sur trois degrés et hautes de plus de dix-sept mètres, soutenaient un entablement dont la frise était partagée en triglyphes et en métopes, ceux-là peints en blanc et celles-ci en rouge. Sur les 92 métopes étaient reproduites en bas-relief des scènes rappelant la guerre des Amazones, les combats des géants et des Centaures et la ruine de Troie. Sur le péristyle contournant des quatre côtés le mur extérieur de la *cella*, une autre frise complètement sculptée représentait la fête des Panathénées, avec les dieux, le cortège sacré, les courses de chars et les cérémonies diverses qui la constituaient. L'opisthodomos renfermait, en outre du trésor public, le trône d'argent de Xerxès et les ornements du temple." Le Camus, (II, p. 445.)

lonnes <sup>(1)</sup> éventré par l'explosion d'une poudrière lors du siège de la ville en 1687 sous le commandement du doge vénitien Morosini, le Parthénon se montre cependant avec de belles proportions, il demeure le monument par excellence de l'architecture ancienne. On peut s'y rendre compte des trois parties qui composaient tout temple grec à l'est, le pronaos, ou vestibule, qu'on encomrait d'ofrandes; le naos, partie centrale, séparée du pronaos par une porte à deux battants; à l'ouest, l'opisthodomos qui contenait le trésor de la déesse avec le trésor public, et qu'un mur plein séparait de la cella ou naos. Dispersés çà et là sur la colline, on rencontre des blocs où l'on n'est pas peu surpris de voir des croix et des inscriptions

---

(1) En 1816, lord Elgin dépouilla en grande partie le Parthénon de ses ornements au profit du "British Museum." Aussi la mutilation est-elle pitoyable. A peine si sur le fronton oriental nous pouvons reconnaître deux des chevaux du quadrigé du soleil sortant de l'Océan, et deux des chevaux de la lune fuyant au moment où naît Athéné. Il faut aller chercher les autres à Londres. Sur le fronton occidental on ne distingue que deux figures qu'on ne sait trop à quel personnage mythologique attribuer... C'est encore au "British Museum" qu'il faut aller lire le beau poème de marbre qu'était la frise des Panathénées, bandeau sculpté, qui couronnait le mur extérieur de l'édifice sacré, dont il ne reste sur place que la partie occidentale.

Les *Panathénées*, grande fête nationale, instituée en l'honneur d'Athéné par Thésée, au moment où il réalisa l'unité politique de la Grèce. Elles avaient lieu tous les quatre ans et duraient au moins quatre jours. Concours à l'hypodrome et au stade; concours de musique, de chant, de cithare, de flûte, de chœurs cycliques, régates ou courses navales au cap Sunium, remplissaient les trois premières journées. La dernière était prise pour la grande procession, que représentait la frise du Parthénon, et qui, partant du Céramique, allait à l'Acropole porter à la déesse Athéné le peplos tissé et brodé par les ergastines et les errhéphores, et attaché au mât de la galère panathénaique. La fête se terminait par un banquet public et une hécatombe. Les petites Panathénées se célébraient tous les ans, mais avec beaucoup moins d'apparat.

Athéné ou Athéna, selon la tradition la plus répandue, était sortie tout armée du cerveau de Zeus. Personnification du ciel lumineux, comme Zeus est la personnification du firmament, divinité de la sagasse et de l'intelligence, elle était censée présider aux arts, aux inventions, aux assemblées. Dans les poèmes homériques, elle protège les héros les plus vaillants et les plus habiles, Achille, Diomède, Ulysse: elle était la déesse par excellence d'Athènes; Pallas (vierge) était un de ses noms les plus usités.

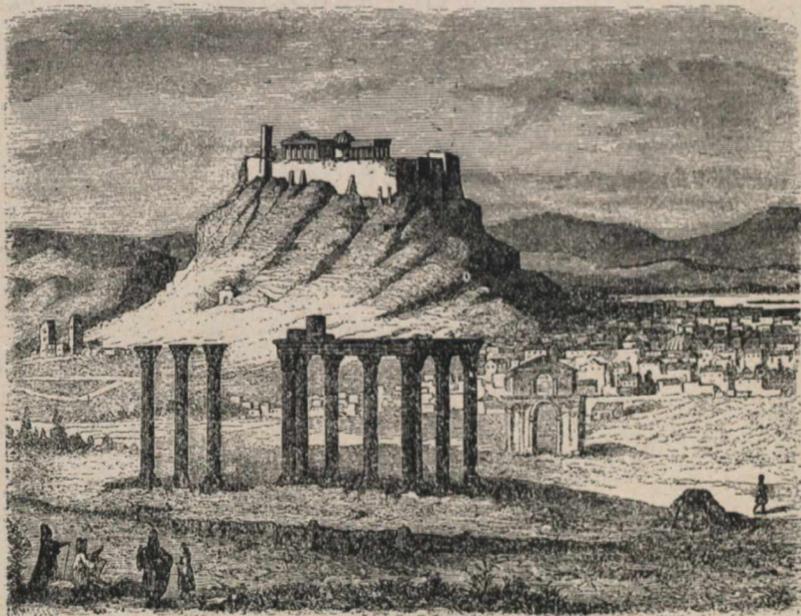
turques. C'est qu'en effet, dès le temps de Justinien (6e siècle après J.-C.) les Byzantins avaient converti le Parthénon en église. Dans ce but ils avaient en partie démoli le pronaos et le fronton oriental; ils avaient ouvert trois portes dans le mur qui séparait la cella de l'opisthodomos et avaient mis l'entrée principale à l'Occident. Ils avaient de même, transformé l'Erechteion en *église de la sagesse*. Les Turcs, après la conquête de 1456, avaient fait de l'une de ces églises, une mosquée, de l'autre, un harem pour l'Aga. Depuis 1834, époque où Athènes est devenue la capitale du nouveau royaume de Grèce, on fait de ces monuments ce qu'ils doivent être, un souvenir, qu'on tâche de préserver contre la vétusté, de l'architecture la plus délicate peut-être, que le monde ait connue.

En descendant de l'Acropole nous saluons les Cariatides, gracieuses jeunes filles ployant légèrement le genou, et soutenant sur leurs têtes des chapiteaux qui rappellent les corbeilles des Panathénées. C'est le seul reste un peu intact de l'Erechteion. Et c'est toujours cette légèreté, cette suprême élégance que le ciseau des sculpteurs grecs savait imprimer à un bloc de marbre.

Une dernière fois je contemple fixement le Parthénon, ce grand débris, qui sur cette hauteur isolée et sous ce ciel immaculé dresse son squelette si affreusement mutilé par la morsure du temps et le vandalisme des hommes! Malgré son délabrement, quelle impression de suave harmonie il vous laisse!

Un instant, saisi par la sensation aiguë du passé prodigieux qui s'est déroulé sur ces quelques mètres carrés de roc, je crois revivre au temps de Phidias et de Périclès! Je me vois circulant au milieu de cette forêt de statues et de temples qui peuplent l'Acropole! J'admire la lance et le cimier de l'Athéné Promachos; je vénère dans l'Erechteion l'olivier et le trident; je suis dans son majestueux développement la procession des Panathénées. Ca-

valiers montés sur leurs superbes chevaux thessaliens; quadriges bigarrés; chœurs d'hommes, de vieillards et de jeunes gens; groupes de porteuses de foles, d'ombrelles, d'aiguières et de corbeilles voilées, victimaires poussant les animaux destinés au sacrifice, ce mélange de grandiose et de grâce me fascine! Illusion pourtant! Revenant à moi je me retrouve en face d'un pêle-mêle de blocs détériorés



Vue générale d'Athènes et de l'Acropole, avec les ruines du temple de Jupiter Olympien au premier plan et l'arc d'Adrien au second plan.

et couchés dans la poussière. Lance, cimier, procession n'existent plus. Et vous, cavaliers, éphèbes, couronnés de myrtes et d'oliviers, jeunes filles avec vos corbeilles mystérieuses sur la tête, chanteurs de tout âge, où êtes-vous? Qu'est devenu le nom même d'Athéné, qui a rempli ce lieu et y a fait surgir cette végétation d'édifices et de statues...? Il est rangé parmi ces bibelots démodés qui ont

servi trop longtemps à amuser et tromper les hommes! Il est un mot *vide*, qui ne dit plus rien au cœur d'aucun artiste! O ce contraste entre ce bruit d'antan et ce silence du présent!

N'importe! Ce n'est pas en vain que cette colline a été touchée par la lumière du génie, et sacrée par l'art d'un Phidias. Elle est devenue, avec la ville qu'elle dominait, et semblait illuminer des rayons de l'idéal, une véritable éducatrice des peuples. Sa puissance d'attraction a été irrésistible! Voyez! Etait-il un Romain, consul, orateur, capitaine, poète qui crût sa formation complète sans avoir fait son pèlerinage à Athènes et à son Acropole? Atticus, Cicéron, Horace, Virgile, Antoine, Brutus, Auguste, tous ces grands hommes qui, à leur tour, ont transformé Rome en un foyer d'art et de lumière, sont venus demander aux bords du Céphise le secret de la beauté; aucun d'eux n'a eu de repos qu'il n'eût erré sous les arbres du jardin d'Academos, aspirant de leurs branches quelque chose de la pensée et de la mélodie de Platon; qu'il ne se fût assis sur les gradins du théâtre de Dionysos et n'eût perçu de ses oreilles l'enchantement des iambes de Sophocle et d'Euripide. Mais hélas! s'ils sortaient de cette atmosphère l'esprit imprégné de mesure et d'harmonie, l'imagination fascinée, s'en retournaient-ils le cœur moins vide et moins torturé? Etaient-ils plus avancés sur la solution de l'énigme de la vie? Ils avaient interrogé les différentes écoles de philosophie qui prétendaient dire le dernier mot sur le monde. Des disciples de Zénon, ils avaient appris que la douleur n'est qu'un mot; de ceux d'Aristote, que la matière est éternelle; des Pyrrhoniens, que nul n'est sûr de son existence; des Platoniciens, que l'âme est peut-être immortelle... Devant ces incohérences n'avaient-ils pas été tentés d'ajouter foi, en définitive, à ces joyeux vivants qui philosophaient en plein Agora, sous le portique Stoa-Pœcile, et conseillaient l'ataraxie, c'est-à-dire, l'indiffé-

rence parfaite pour tout ce qui peut arriver en deçà et au delà de la tombe? N'emportaient-ils pas la conviction que science, arts et lettres n'étaient qu'une duperie de plus, qu'un amusement inventé par les hommes pour tromper leur inexorable ennui? Hélas! ils en faisaient la désolante expérience, pas plus que du Capitole (1) la lumière ne jaillissait de l'Acropole; pas plus que le front du Jupiter Stator, le cimier d'Athéné ne portait le flambeau capable de préserver les pauvres mortels des pires écueils.

Mais un jour, après Cicéron, Virgile et Horace, aborde à Athènes un pèlerin étrange. Il y vient poussé non par l'admiration, mais par la compassion. C'est un Juif, natif de Tarse, à la figure énergique, à la parole ardente. Il est disciple non de Platon ou d'Aristote; il est disciple d'un Crucifié et il se fait gloire de ne savoir rien autre chose que son Maître en croix. Mais cette science il la propage avec la rapidité d'un incendie; déjà il en a éclairé tout le littoral de l'Asie et de la Macédoine; après l'avoir portée à Antioche, à Iconium, à Thessalonique, il vient la porter à Athènes, sans redouter la concurrence des savants de l'Académie ou du Lycée (2). Je le vois, l'infatigable apôtre, longeant la côte d'Eubée, doublant le cap Sunium, et enfin débarquant au Pirée. Il ne s'arrête pas à admirer les ruines des longs murs bâtis par Périclès, ni les fortifications construites par Sylla, il prend la route carrossable, Hamaxitos, et se dirige droit sur Athènes, où il médite d'élever un monument destiné à faire pâlir tous ceux de l'Acropole. Toutefois, jetant les yeux des deux côtés de son chemin, il n'est pas médiocrement surpris d'y découvrir de loin en loin des autels avec cette inscription: *aux*

---

(1) Le Capitole, la plus illustre des collines de Rome, où s'élevait le temple de Jupiter *Optimus Maximus*. Le Jupiter *Stator* avait son temple sur le mont Palatin.

(2) *Académie*, école philosophique fondée par Platon; *Lycée*, école fondée par Aristote.

*Dieux inconnus.* Un flot de pitié envahit son âme! Pauvres idolâtres, se dit-il, ils ont donc peur de priver quelques faux dieux de leurs hommages! Il est temps de leur parler du Dieu véritable, le seul qu'ils ne se soucient pas de connaître.

Entré dans Athènes, Paul longe la grande voie du céramique bordée de statues en bronze et en marbre; il débouche sur cet Agora où il se rappelle que l'éloquence des Périclès, des Alcibiade, des Démosthène souleva tant d'applaudissements, et où il est écœuré de n'entendre que des bavards sans élévation et sans pensée.

Eprouvant le besoin d'aspirer une atmosphère moins vulgaire, il monte à l'Acropole, intacte encore dans sa splendeur. Quoique Juif d'éducation et de goût, moins sensible à la simplicité de l'art grec qu'à la magnificence un peu chargée de l'art oriental, Paul pourtant, ne peut s'empêcher de sentir un frisson d'admiration devant l'exquise perfection de ces statues et de ces temples. Mais une pensée plus haute ne tarde pas à le dominer. Triple misère, s'écrie-t-il, voilà où ont abouti les dons les plus délicats de l'esprit: à élever à l'idolâtrie un trône sans rival. En vérité, s'il est difficile de trouver ici un homme, il est aisé d'y trouver des dieux.

Et les Athéniens avec leurs déesses de marbre ne sont pas moins à plaindre que les Egyptiens avec leurs bœufs Apis et leurs reptiles sacrés. Ceux-ci se sont perdus dans la grossièreté de leurs désirs, ceux-là dans la vanité de leur pensée. O sagesse humaine! c'est donc là ton dernier mot! Une fois encore, sois confondue!

Et Paul n'a plus qu'un rêve, voir la Croix à la place du cimier et de la lance d'Athéné Promachos. Car si le Crucifié n'a que faire de l'art des Grecs, il a soif de leurs âmes! Son apôtre est pressé de les lui conquérir. Dans ce but il se rend sur l'Agora, décidé à dévoiler le secret qu'il étouffe à cacher plus longtemps. Les flâneurs de la place

publique, en particulier les Epicuriens et Stoïciens qui y tenaient leurs écoles, s'empressent autour de cet étranger; il vient d'Orient, c'est assez pour piquer la curiosité. Et cette fois, c'est vraiment du nouveau qu'ils apprennent: un Dieu fait homme, mort pour nous, ressuscité par le Tout-Puissant... ils n'avaient rien lu de pareil dans leur Zénon, non plus que dans leur Epicure, c'est une religion qu'il vaut la peine d'exposer devant le conseil le plus vénérable d'Athènes. Et Paul est invité à gravir la colline de l'Aréopage. Il n'a garde de s'y refuser, espérant par l'élite gagner la multitude. Débutant avec beaucoup d'à-propos: "Athéniens, dit-il aux aréopagites, je vois qu'en tout, vous êtes religieux à l'excès. Passant en effet dans vos rues, et regardant les objets de votre culte, j'ai trouvé un autel sur lequel est écrit: "au Dieu inconnu". Celui que vous honorez sans le connaître, est celui que, moi, je vous annonce." Il ajoute que ce Dieu a créé le monde et tout ce qu'il renferme, qu'il n'est point honoré par des ouvrages faits de la main des hommes, qu'il a formé d'un seul sang toutes les nations, que c'est en lui que nous vivons, que nous mourons, que nous sommes. Il poursuit: "Comme l'ont dit quelques-uns de vos poètes: nous sommes de sa race. Etant de la race de Dieu, nous ne devons pas croire que la divinité ressemble à l'or, à l'argent, à la pierre, à une œuvre sculptée par l'art et le génie de l'homme. Oublions donc ces temps d'ignorance. Dieu ordonne maintenant aux hommes que tous, en tous lieux, se repentent, parce qu'il a arrêté un jour où il doit juger en justice le monde par l'homme qu'il a destiné pour cela, et qu'il autorise auprès de tous en le ressuscitant d'entre les morts..." A ce mot, de résurrection, les rires éclatent. Le Grec infatué de sa philosophie, croyait en savoir là-dessus plus long que ce parleur mystique. N'importe! Il ne sera pas venu en vain "cet ignorant dans l'art de bien dire, avec sa locution rude et sa phrase qui sent l'étranger, il ne sera

pas venu en vain dans cette Grèce polie, la mère des philosophes et des orateurs, et il n'y aura pas en vain, même au milieu des railleries de l'Aréopage, fait retentir la bonne nouvelle; le plus savant des aréopagistes passera "à l'école de ce Barbare" et la prédication de l'ancien faiseur de tentes fera sur ce sol surgir "plus d'églises que Platon n'y a gagné de disciples avec cette éloquence qu'on avait crue divine." (1)

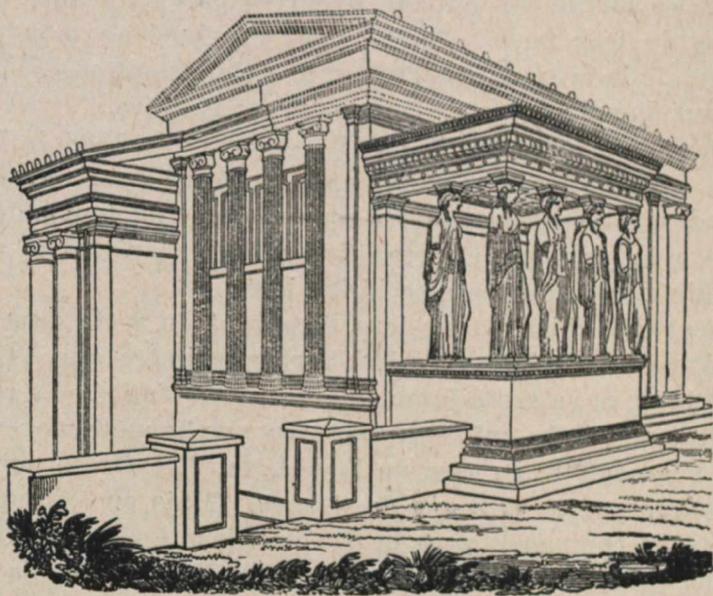
Oui, après le passage de Paul, Athènes aura plus avancé dans la lumière qu'après le passage de tous ses grands génies depuis Homère jusqu'à Démosthène... tant il est vrai que Paul "a les moyens pour persuader que la Grèce n'enseigne pas", à savoir, cette puissance surnaturelle qui prend ce qui n'est pas pour confondre ce qui est. Si nous voulons nous convaincre de cette vérité, nous n'avons qu'à jeter les yeux sur la ville qui s'étend à nos pieds. Nous y découvrons un grand nombre d'édifices religieux à fort petite distance les uns des autres. Sont-ce des temples à Athéné, à Aphrodite, à Zeus, à Hécate? Ce sont des églises, églises hélas! séparées pour la plupart de Rome, (2) mais enfin églises où l'on adore cet homme ressuscité, dont la simple mention, il y a 1900 ans, avait provoqué les sarcasmes de l'Aréopage. Voici même la cathédrale catholique de St-Denis, où, à chaque carême, les descendants d'Isocrate et de Démosthène aiment à venir entendre de la bouche de quelque prédicateur français le développement et la suite du discours ébauché par Paul de Tarse. La preuve est faite. Où les Grecs Platon et Aristote ont échoué, l'étranger Paul et ses disciples ont réussi!

---

(1) Bossuet, *Panegyrique de saint Paul*.

(2) Les Eglises de la Grèce suivirent les vicissitudes de l'Eglise de Constantinople; elles furent séparées de Rome par le schisme de Photius au IXe siècle de notre ère. Depuis l'indépendance du royaume de Grèce, elles forment une province ecclésiastique autonome. Leur chef Métropolitain réside à Athènes.

La vieille Athènes n'existe plus du tout. On vous montre un bout de roc nu et l'on vous dit: là était l'Aréopage, là l'Agora, là le Pnix. La satisfaction de l'archéologue est médiocre. Au milieu de ce désert reste la prison de Socrate, espèce de cabanon, garni de barreaux de fer, où assurément l'on devait être mieux pour boire la ciguë que pour philosopher. Lieu vénérable pourtant, s'il a été



L'Erechtheum (restauration).

véritablement témoin des sublimes propos rapportés dans le Phédon. L'Athènes moderne s'est transportée plus loin de la mer, autour du mont Lycabète. La position est plus saine, paraît-il. En tous les cas, c'est une très jolie ville, avec de grandes rues, des boulevards et des maisons neuves presque toutes bâties en beau marbre blanc du Pentélique. On avale bien de la poussière, mais on se

trouve dédommagé par la poésie de la lumière et des souvenirs.

Quant aux Athéniens d'aujourd'hui, ils sont les dignes descendants de ces bavards flâneurs d'autrefois, qui passaient leur temps sur l'Agora à demander si Philippe était mort ou au moins malade, ils ne songent qu'à s'amuser, qu'à faire de la littérature et de la politique. Friands des nouveautés de Paris, ils vivent de productions étrangères dont les meilleures ont été inspirées par les grands écrivains de leur pays. Après avoir enseigné au monde le secret de la beauté dans l'art et le style, ils ont assez maintenant d'exploiter leurs ruines et leur histoire.

Dans le domaine politique, il est sûr qu'en 1898, la Turquie a porté un rude coup, sans l'anéantir pourtant, à la grande idée d'un empire hellène comprenant tout le monde de race grecque, avec Constantinople pour capitale et Stéphanie pour métropole ecclésiastique.

C'est une chimère que leur disputent du reste dans les Balkans les Bulgares et les Serbes, chimère que l'Ours moscovite ne laissera jamais devenir une réalité. La prospérité matérielle, qui ne dépasse pas une honnête moyenne, n'a pas souffert en rien de la défaite. Les Grecs ont dû déboursier cent millions de francs. Mais en retour, le traité de commerce avec la Turquie leur a été très favorable, puis, grâce à l'intervention des Puissances, ils ont obtenu la Crète, objet de leur convoitise. Toutefois la rectification des frontières a donné l'avantage à la Turquie au point de vue stratégique et militaire.

Départ du Pirée vers les 8½ hrs du soir. Nous passons entre les Cyclades, Syros, Paros, Délos, Naxos... Mais c'est la nuit. On a autre chose à faire qu'à contempler, d'autant qu'on commence à sentir la vertu soporifique de la poussière historique d'Athènes, et Dieu sait la quantité qu'on en a absorbée.

L'aube nous surprend en face de Chio, l'une des sept îles

qui se disputent l'honneur d'avoir donné naissance à Homère. (1)

Les Turcs ont passé par là. Tout est ruine et deuil,  
Chio, l'île des vins, n'est plus qu'un sombre écueil. (1)

(V. Hugo).

C'est bien en effet ce qu'elle devait être en 1822 après le passage de ses farouches maîtres qui firent expier à la reine des Sporades, sa participation à la rébellion de la Grèce par le pillage, l'incendie et le massacre de quarante mille de ses habitants. Elle est redevenue, malgré le tremblement de terre de 1881, une île coquette et fertile; elle a retrouvé sur ses coteaux sa couronne de vignobles et dans ses vallées ses nids de verdure d'où émergent de blanches maisonnettes. N'importe! l'imagination reste hantée par les sombres tragédies qui se sont déroulées là; elle découvre sur ces eaux si tranquilles les galères sinistres, qui portaient, en guise de trophées appendus à leurs mâts les cadavres horriblement mutilés de l'archevêque, des prêtres et des principaux citoyens de Chio. Mais elle ne distingue pas l'enfant aux yeux "bleus comme le ciel et l'onde" que V. Hugo nous représente pieds nus, sur les rocs anguleux, pleurant les cheveux épars autour de son beau front, et ne demandant pour se consoler "que de la poudre et des balles." De la poudre et des balles, les Chiotés comme les autres Chrétiens d'Orient, n'ignorent pas qu'elles ne serviraient qu'à leur attirer de nouvelles et horribles représailles de la part des Turcs. — Oh! cette grande géôle de l'empire turc, où se dresse dans toute sa férocité primitive l'omnipotence du Padisha, bourreau qui n'a qu'un signe à faire pour lancer la moitié de ses sujets à l'extermination de l'autre, je com-

---

(1) J'imagine qu'aujourd'hui Chio se désintéresse fort de la question, d'autant qu'il s'agit de savoir si Homère a existé. En tous les cas, s'il a vécu un aède de ce nom, il n'a pas été l'unique auteur de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*.

mence à en sentir l'air lourd et étouffant! Là il est vrai, les malheureux ne crient pas tous les jours à la tyrannie et au despotisme: ils savent trop qu'en Turquie surtout, le silence sur les actes de l'autorité est d'or, qu'à ce prix il faut acheter le droit de vivre; ils n'écrivent pas tous les matins l'article obligatoire sur les infamies du Sultan Rouge. Dans les rares journaux qui sont autorisés et soumis du reste à une censure draconienne, le panégyrique sans restriction du Commandeur des Croyants est de rigueur: le moindre mot de blâme signifierait suppression du journal et probablement du rédacteur. (1) Par périodes pourtant, il y a quelque sursaut violent des opprimés. Il y a un appel désespéré vers l'Occident. Hélas! au lieu des Fils des Croisés, ce sont les Kurdes, les Druses, les soldats turcs qui arrivent. Et c'est par quarante, deux cent ou trois cent mille que tombent les victimes coupables de n'avoir pu tolérer plus longtemps le joug infâme de l'Islam.

En face de moi, là-bas, derrière les monts d'Anatolie s'étend le plateau d'Arménie! N'est-ce pas là, il y a seulement six ans, que se sont poursuivis, des mois durant, les plus horribles égorgements, (2) comme ils se poursuivent

---

(1) Non seulement les journaux, mais encore certains mots sont interdits en Turquie, tels que les mots assassinat, révolution, réforme, liberté. "La peur a transformé en muets du sérail tous les Musulmans... tous sentent que leur opinion ne saurait rien empêcher..., que la volonté du maître est totalement au-dessus d'eux..., il n'y a qu'à la laisser passer." (Lamy, *la France du Levant.*)

(2) Aucun cabinet d'Europe n'ignore que le sultan est le véritable auteur du massacre des Arméniens. Ne voulant pas détruire l'empire ottoman, la diplomatie a imaginé le système des réformes, c'est-à-dire qu'elle voudrait donner à certains groupes de populations en majorité chrétiennes une autonomie relative avec un gouverneur chrétien nommé par le sultan, mais sous le contrôle des puissances, à peu près ce qui existe au Liban depuis l'expédition française de 1860. Pressé d'accomplir cette réforme pour les Arméniens, sachant d'ailleurs qu'il pouvait compter pour l'impunité sur la division des cours ou républiques de l'Europe, Abdul-Hamid envoie des commissaires impériaux en Arménie. Après leur passage dans les principales localités, les Kurdes descendent de leurs montagnes, et, aidés des soldats turques, se

aujourd'hui en Macédoine, comme ils commenceront demain sur quelque autre point de la Turquie, tant que les Chrétiens d'Occident n'auront que des notes à échanger entre les différentes chancelleries, ou des soupirs à donner aux malheurs de leurs frères d'Orient. Des soupirs s'ajoutant au sang, mais c'est double fête pour les fanatiques partisans de Mahomet! Pauvres Chrétiens d'Orient, Libanais, Arméniens, Crétois, Macédoniens, seuls, ils comprennent bien ce qu'est la domination turque! Mais quel nom donner à la diplomatie qui emploie toutes ses ressources à maintenir les murs lézardés de cette immense Bastille! Et quel triomphe pour l'Islam décrépît, de pouvoir en face de l'Europe, armée jusqu'aux dents, se permettre ce qu'il eût à peine osé du beau temps de Bajazet et de Mahomet II!

Mais pendant que la vue de Chio me suggère ces considérations, le *Saghalien* est entré dans la rade de Smyrne, qui rappelle beaucoup celle de Naples, moins le Vésuve: encore le volcan n'en est-il pas complètement absent puisque sa lave entre dans la construction des quais du port. Il y a en effet des quais à Smyrne: sur ces quais circulent même des tramways, que croisent assez souvent des bandes de chameaux. Tramways et chameaux, emblèmes de deux civilisations; quel titre suggestif pour quelque sonnet épique à la Hérédia! Mais soyez tranquille, il s'écoulera encore des années avant que le chameau se voie détrôné de sa royauté du désert. Ne faudrait-il pas commencer par supprimer les déserts? Et ce ne sont pas les musulmans qui se chargeront d'opérer ce progrès, eux qui changent en solitude toute contrée où ils mettent le pied.

---

livrent aux opérations sanglantes qu'on connaît. C'était la première réponse d'Abdul-Hamid à la diplomatie européenne; un peu moins d'un an après, il lui en donnait une seconde par le massacre de dix mille Arméniens en un seul jour au milieu de Constantinople, sous les yeux des ambassadeurs.

Smyrne, grande ville de 300,000 âmes, dont plus de la moitié est grecque et parle la langue de Démosthène légèrement modifiée, où la langue française, grâce à nos missionnaires est également très connue, donne au touriste qui sort de Paris, voire de Marseille et d'Athènes, une assez pauvre idée de la splendeur des grandes cités sou-mises au sceptre du Sultan. Comme avant-goût de l'em-pire ture, c'est superbe; c'est cent fois mieux que ce que l'on rencontrera partout ailleurs dans l'Asie musulmane. On peut s'y promener sur des pavés, et quelques avaries qu'en reçoivent vos chaussures, on les regrette encore quand on est réduit à marcher dans des nuages de pous-sière ou à patauger dans des flaques de boue.

C'est le quartier ture autour du mont Pagus qui occupe l'emplacement de l'ancienne Smyrne. On dit qu'il est sale, ce dont il n'y a pas lieu de douter étant ture; et dange-reux, ce qui nous dispense de le visiter, n'étant pas dispo-sés à nous faire égorger, comme de simples Arméniens, et le *Saghalien* n'étant pas d'humeur à reculer son départ pour notre satisfaction d'archéologues.

Que de souvenirs pourtant dans ces ruines! Nous sacri-fions encore volontiers les bains de Diane, transformés, dit-on, en une affreuse papeterie, ainsi que les débris des temples d'Esculape et de Cybèle; mais il nous eût été doux de baiser la place où saint Polycarpe fut brûlé pour avoir confessé son Maître si superbement. En nous rendant au paquebot nous nous répétons au moins sa réponse au pro-consul, qui l'invitait à renier Jésus-Christ. "Renier Jé-sus-Christ, répliqua-t-il, et pourquoi? Il y a quatre-vingts ans que je le sers et il ne m'a jamais fait que du bien!"

M. Camisier, S. J.

(A suivre)

## LA PIEUVRE MAÇONNIQUE

---



TRE gluant et fuyant, de forme et de couleur indécises, la pieuvre jamais ne monte à la lumière. Elle ne se laisse apercevoir qu'au travers de l'incessante mobilité des ondes, ce qui ajoute encore à ce qu'elle a de mystérieux, et attire davantage le curieux ou le chercheur.

Hypocrite, la pieuvre se dissimule, se ramasse sur elle-même, se dérobe au toucher comme à la vue. Elle couvre sa tête hideuse de ses nombreux tentacules, dont elle a soin de cacher les perfides ventouses. Elle se colle aux rochers, se cache dans leurs sinuosités, pour mieux surprendre sa proie.

“La pieuvre, en chasse ou au guet, se dérobe”, a dit Victor Hugo; elle se confond avec la pénombre et se recouvre même des débris de ses victimes, qu'elle tient collés sur elle.

“Puis, tout à coup, lorsqu'elle voit une proie à sa portée, elle étend lentement ses longs bras, saisit sa victime, la serre, l'étouffe, puis la suce.

“La pieuvre,” ajoute le poète, “c'est l'hypocrite.... de la glue pétrie de haine.... Espèce d'être coulant et tenace qui vous passe entre les doigts....”

N'est-ce pas là la réelle et saisissante image de cette pieuvre diabolique et humaine qui se nomme la Franc-maçonnerie?

Sans cesse en chasse ou au guet, la Maçonnerie se tient

dans la pénombre, et par son apparence mystérieuse, elle attire à elle des hommes de toutes nationalités, comme de toutes religions.

Fille de l'Enfer, elle se dérobe sous les formes les plus étranges et les plus confuses. Connaissant à fond les passions qui se disputent le cœur humain, et l'orgueil qui aveugle l'intelligence de l'homme, elle se présente sans cesse à lui sous des aspects séduisants, sous des formes attrayantes; ne ménage ni les flatteries ni les trompeuses illusions, pour lui faire accomplir son œuvre néfaste, et le conduire enfin dans ces sombres abîmes, au fond desquels l'orgueil a fait à l'ange déchu le plus sinistre des royaumes.

La pieuvre maçonnique étend de tous côtés ses tentacules perfides. Elle a couvert la terre d'œuvres dont la réelle nature échappe au plus grand nombre de ceux qui se dévouent pour elle.

Elle se dérobe, et aime surtout à se revêtir du manteau d'une hypocrite charité qu'elle nomme *philanthropie*, plus certaine par cette tactique de faire d'innombrables victimes.

C'est ainsi que, depuis un siècle surtout, sont nées de nombreuses sociétés dites de charité ou de secours mutuel, d'où l'Eglise est complètement exclue, et dont ni la nature ni le réel but ne sont connus du plus grand nombre de ceux qui les composent.

Mais, la pieuvre maçonnique sait surtout que les hommes sont ce qu'on les a faits enfants. Elle sait que c'est par l'instruction et l'éducation de l'enfance que l'on forme les générations futures.

Elle sait aussi que, fidèle à la mission que lui a donnée le Christ: "Allez et enseignez toutes les nations", l'Eglise n'a jamais cessé de se dévouer à l'éducation et à l'instruction de l'enfance. Or, le but de la Franc-maçonnerie étant d'arracher les nations à l'influence du Christ et de son

Eglise, pour les ramener au paganisme, et les replonger dans la barbarie, on comprend qu'elle fasse tous ses efforts pour s'emparer de l'instruction de l'enfance; et que, pour parvenir à ce but elle n'ait omis ni la ruse, ni le mensonge, ni la brutalité.

Voici comment, lui arrachant le masque dont elle se couvre, Léon XIII définit le but que se propose la Maçonnerie à l'Ecole:

“ La secte concentre aussi toutes ses énergies et tous ses efforts pour s'emparer de l'éducation de la jeunesse. Les francs-maçons espèrent qu'ils pourront aisément former d'après leurs idées, cet âge si tendre, et en plier la flexibilité, dans le sens qu'ils voudront, rien ne devant être plus efficace pour préparer à la société civile une race de citoyens telle qu'ils rêvent de la lui donner. C'est pour cela que, dans l'éducation et dans l'instruction des enfants, ils ne veulent tolérer les ministres de l'Eglise, ni comme surveillants, ni comme professeurs. Déjà, dans plusieurs pays, ils ont réussi à faire confier exclusivement à des laïques l'éducation de la jeunesse, aussi bien qu'à proscrire totalement de l'enseignement de la morale les grands et saints devoirs qui unissent l'homme à Dieu.” (Encyclique *Humanum genus*).

En effet, dit la Maçonnerie, la valeur de l'homme ne dépend-elle pas des degrés de ses connaissances? Un homme instruit n'est-il pas plus qu'un ignorant? L'Instruction n'est-elle pas le plus précieux héritage qui puisse être laissé à l'enfant?

L'Ignorance ne prive-t-elle pas l'homme d'une foule de jouissances intellectuelles? Et surtout au point de vue matériel, l'instruction, en ouvrant à l'homme des horizons nouveaux, ne lui donne-t-elle pas les moyens d'améliorer son sort, de mieux jouir de la vie, et d'en éviter plus facilement les contrariétés?

Pourquoi donc ne serait-il pas donné à tout homme

d'acquérir cette instruction qui, en développant son intelligence, le grandira, l'ennoblira à ses propres yeux comme aux yeux de ses frères?

Aider l'humanité à atteindre cet idéal, travailler à effacer les degrés que l'ignorance fait dans la race humaine, rendre les hommes égaux, détruire les préjugés de caste, n'est-ce pas une œuvre humanitaire par excellence? N'est-ce pas une œuvre de charité? N'est-ce pas là enfin accomplir le commandement même du Christ?

Sans doute, le bienfait de l'instruction est inappréciable. C'est pourquoi l'Eglise a toujours consacré tous ses efforts à la répandre, et l'a mise de tout temps à la portée du pauvre comme du riche. Mais prétendre que l'instruction peut apporter l'égalité de tous les éléments sociaux, est aussi absurde qu'impossible.

Dans son *Motu Proprio*, Pie X parlant de l'organisation fondamentale de l'action populaire chrétienne, le déclare formellement en citant les passages suivants empruntés à Léon XIII, son illustre prédécesseur:

1° La société humaine, telle que Dieu l'a établie, est composée d'éléments inégaux, tels que sont aussi les membres du corps humain; vouloir l'égalité de tous ces éléments sociaux est impossible: ce serait la destruction même de la société. (Encycl. "Quod Apostolici muneris").

2° L'égalité des divers membres de la société réside uniquement dans le fait que tous les hommes tirent leur origine de Dieu le Créateur, que tous ont été rachetés par Jésus-Christ et doivent, selon la règle de leurs mérites et démérites, être jugés, récompensés et punis par lui. (Encycl. "Quod Apostolici muneris".)

3° Il en résulte que dans la société humaine, selon l'ordre divin, il y a des princes et des sujets, des patrons et des prolétaires, des riches et des pauvres, des savants et des ignorants, des nobles et des plébéiens; unis mu-

tuellement, ils s'entr'aident pour poursuivre le but final au ciel, et le bien-être matériel et moral sur la terre. (Encycl. "Rerum Novarum".)

Pour la maçonnerie, le salut de l'humanité réside uniquement dans la science. Tout homme auprès duquel le livre ne parvient pas est privé de son patrimoine.

Pour ne pas effaroucher les masses populaires encore chrétiennes, elle laisse dans l'ombre la question de l'éducation morale, comme si ce n'était pas là la partie principale de la formation générale de l'enfance, et comme si de cette formation morale, ne devait pas dépendre l'avenir même de la nation.

Si, toutefois, elle est obligée de toucher à cette question primordiale et si délicate, elle ne le fait qu'avec la plus grande réserve, employant à cet effet toute la ruse, toute l'astuce dont elle est capable. Elle va même jusqu'à se poser en auxiliaire de l'Eglise, et déclare que "*loin de vouloir détruire, elle ne veut que tout améliorer.*" Elle promet de respecter toutes les opinions et l'on voit même inscrit dans ses statuts que: "*la liberté de conscience est un droit propre à chaque homme.*" Elle promet aux pères de famille le respect de leurs croyances religieuses, toutes les facilités et la liberté possibles pour élever chrétiennement leurs enfants.

Se posant alors comme la grande faiseuse de lumière et l'insigne bienfaitrice du peuple, la Franc-maçonnerie se déroband toujours sous le masque de la bienveillance et du patriotisme, insinue habilement, que seul l'Etat, en sa qualité de détenteur des deniers publics, est capable de procurer au peuple cette instruction qui doit régénérer l'humanité; que seul l'Etat, dépositaire du pouvoir public, a l'autorité nécessaire pour conduire le peuple vers cet idéal, et que par conséquent, seul, l'Etat doit avoir la direction de l'Ecole.

Et pour que les peuples ne puissent refuser cette ins-

truction, la secte demande que l'Etat seul en supporte tous les frais.

Pour que le mauvais vouloir de quelques-uns ne compromette pas le succès général, et qu'aucun n'échappe à l'influence de ses doctrines, la Maçonnerie exige que l'Etat rende l'instruction obligatoire.

Enfin, pour que la différence des méthodes d'enseignement ne divise pas les enfants du peuple en autant de castes et de camps ennemis, la secte demande encore que tous soient passés dans le même moule.

"Vous aurez bien mérité de la Patrie", disait M. Combes aux Instituteurs de la Seine en 1885, "si vous parvenez à nous faire une génération coulée dans un moule qui porte, sur ses bords, la noble image de la République."

Ainsi, par d'habiles manœuvres, la secte maçonnique infiltre ses doctrines dans les législations scolaires d'à peu près tous les peuples. Ainsi, sournoisement, mais sûrement, elle arrache aux parents le droit naturel qu'ils ont de voir à l'éducation de leurs enfants, et à l'Eglise le droit divin que seule elle possède de donner aux nations la formation morale qui seule peut les conduire à leur vraie destinée.

Substituer l'Etat aux parents et à l'Eglise, pour que par lui elle arrive à déchristianiser les peuples, tel est le but que la Franc-maçonnerie se propose à l'école. Jean Macé a déclaré lui-même que: "*l'Œuvre de la diffusion de l'instruction* (par l'école gratuite, obligatoire et laïque de l'Etat) *est une œuvre essentiellement maçonnique.*" (Les Origines de la Ligue, p. 354.)

La pieuvre maçonnique a cependant bien soin de voiler sa hideur sous le masque de la neutralité, de la modération et de la bienveillance. Elle sait bien, l'hypocrite, que si elle se montrait telle qu'elle est, les peuples, pris d'une juste frayeur, s'éloigneraient d'elle et la fuiraient à ja-

mais. Aussi, non seulement elle cache sa nature et son but à ceux qu'elle veut enrôler, mais elle change même de nom chaque fois que les circonstances l'exigent.

Bien nombreuses sont en effet, les sociétés qui, quoique revêtues de noms différents, sont absolument identiques dans leur nature, dans le but qu'elles poursuivent, et dans la tactique qu'elles emploient.

“ Il existe dans le monde, dit Léon XIII, un certain nombre de sectes qui, bien qu'elles diffèrent les unes des autres par le nom, les rites, la forme, l'origine, se ressemblent et sont d'accord entre elles par l'analogie du but et des principes essentiels. En fait, elles sont identiques à la Franc-maçonnerie, qui est pour toutes les autres comme le point central d'où elles procèdent et où elles aboutissent. ” (Encyclique *Humanum Genus*.)

Poussant la ruse jusqu'à l'extrême, la maçonnerie persuadée qu'elle ne peut rien sans la force, prend tous les moyens pour augmenter le nombre de ses adeptes. C'est pourquoi elle reçoit avec bienveillance tous ceux qui veulent bien lui prêter leur concours, et n'exige pas toujours d'eux qu'ils abjurent leurs croyances.

“ Que si tous les membres de la secte ne sont pas obligés d'abjurer explicitement le catholicisme, dit encore Léon XIII, cette exception, loin de nuire au plan général de la Franc-maçonnerie, sert plutôt ses intérêts. Elle lui permet d'abord de tromper plus facilement les personnes simples et sans défiance, et elle rend accessible à un plus grand nombre l'admission dans la secte. De plus, en ouvrant leurs rangs à des adeptes qui viennent à eux des religions les plus diverses, ils deviennent capables d'accréditer la grande erreur du temps présent, laquelle consiste à reléguer au rang des choses indifférentes le souci de la religion, et à mettre sur le pied de l'Egalité toutes les formes religieuses. Or, à lui seul, ce principe suffit à ruiner toutes les religions, et particu-

“ lièrement la religion catholique; car, étant la seule véritable, elle ne peut, sans subir la dernière des injures et des injustices, tolérer que les autres religions lui soient “égales.” (Encyclique *Humanum Genus*.)

Une des principales et des plus importantes succursales de la Maçonnerie est, sans contredit, “ La Ligue de l’Enseignement.”

“ J’ajouterai, dit Jean Macé, j’ajouterai, sans crainte d’effaroucher aucun de ceux qui se sont ralliés à la Ligue, que son œuvre, la diffusion de l’instruction (il s’agit naturellement de l’école laïque de l’Etat) est en effet une œuvre essentiellement maçonnique; que ses principes . . . sont entièrement conformes aux principes “ acceptés par les Loges.” (Les *Origines de la Ligue*, p. 54).

“ Nous déplorons aussi, écrivait le Saint-Père Pie IX à Mgr Freppel (1874), nous déplorons que de cette source même des sectes condamnées (le S. Père parle des sociétés maçonniques) soit sortie, pour la perte des âmes, une autre société pernicieuse appelée: “ *Ligue de l’Enseignement*”, travaillant à extirper radicalement, surtout de l’âme des enfants, la foi catholique, et s’efforçant d’exercer impunément par toute la France les industries de son iniquité.”

Répondant à l’envoi que M. C. Jean de Moussac lui avait fait de son “ *Histoire de la Ligue de l’Enseignement*”, l’illustre Pape Léon XIII lui adressait le bref suivant:

LEON XIII, Pape.

“ Cher Fils, Salut et Bénédiction Apostolique,

“ Des éloges tout particuliers sont certainement dus, en raison de son opportunité et de son utilité, à votre ouvrage intitulé “ *La Ligue de l’Enseignement*”, par le-

“quel, à l'aide de documents réunis avec soin de toute part et mis en œuvre par un long et très judicieux travail, vous avez montré l'origine et la nature d'une association formée contre les institutions catholiques, son hypocrisie, son activité, la puissance de ses efforts et son but: et, en même temps, vous avez exposé les actes de sollicitude continuelle et dévouée par lesquels l'Eglise n'a pas cessé de s'opposer à ces funestes desseins et d'en éloigner tous les hommes, afin d'assurer le salut de ses fils et la santé de leurs âmes. Grâce à votre publication, il sera permis d'espérer que l'horreur d'une telle conspiration dévoilée, et l'autorité d'une mère si aimante ramèneront beaucoup d'hommes à une juste appréciation des choses et à l'obéissance envers l'Eglise, et tourneront leurs forces réunies vers la résistance aux efforts des impies.”

Son nom explique suffisamment la raison de sa création, le but qu'elle doit poursuivre.

Créée en Belgique, par les Loges, afin de lutter contre la loi de 1842, qui accordait la liberté de l'Enseignement, elle fut implantée en France en 1866, par un condamné politique, le F. Jean Macé, l'un des plus zélés partisans de la suppression dans les statuts de l'ordre maçonnique français des principes de *l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme*, et l'un des plus grands insulteurs de la *Vierge Immaculée*.

De France, la Ligue a passé dans tous les Etats de l'Europe, puis traversant l'Océan, elle s'est implantée aux Etats-Unis, au Mexique, etc. Enfin, en 1902, après les démarches de M. L'Herbette, conseiller d'Etat et membre du Conseil général de la Ligue française de l'Enseignement, elle vit le jour à Montréal, nous disent la Correspondance hebdomadaire de la Ligue française, N<sup>o</sup> 2 décembre 1902, et le Bulletin trimestriel de cette Ligue N<sup>o</sup> 204 J. F. M. 1903.

Le but poursuivi en France par cette Ligue a été longtemps caché. Fidèle aux principes de sa mère la Maçonnerie, comme l'a déclaré plus de cent fois Jean Macé, la Ligue a usé de toutes les ruses, de toutes les fourberies, pour tromper le public et enrôler un plus grand nombre de membres. Dissimuler, se contredire, avouer, nier, de parti pris, selon une mesure variable et, graduée, suivant les progrès des ligueurs, suivant les besoins du moment, telle fut sa tactique.

Après avoir renversé l'Empire qu'elle avait caressé, comme elle avait d'ailleurs caressé les trônes qu'elle renversa ensuite, la Ligue et sa mère, maîtresses enfin du pouvoir, se ruèrent sur l'Eglise.

Après trente-quatre années d'une lutte aussi hypocrite qu'acharnée, la Ligue est enfin parvenue à son but.

Le seul moyen d'arracher à l'Eglise l'éducation de l'enfance étant la mort même des éducateurs chrétiens, le F. : Waldeck-Rousseau, sur l'ordre du G. : O. : se mit à l'œuvre, et dès 1882, il déposait devant les Loges, le projet de la loi des associations, dont le F. : Poulle disait : *" S'il est voté, nous y trouverons de quoi faire vivre le Grand-Orient de France et les Loges. "* (Bulletin du G. : O. : , 1882 p. 133). En 1900, Waldeck-Rousseau faisait voter cette loi : l'apostat Combes fut chargé de sa mise à exécution. M. Combes a déclaré en Chambre (séance du 23 janvier 1904, discussion sur l'incident Delsor) qu'il n'avait accepté la présidence du Conseil que pour exécuter cette loi. M. Combes aurait été plus franc s'il avait dit : *" Je n'ai obtenu la présidence du Conseil qu'à condition que j'exécute cette loi maçonnique. "*

Depuis, l'enseignement à tous les degrés a été interdit aux religieux autorisés ou non (Vote du Sénat, novembre 1903, 27 janvier et 6 février 1904). Et déjà le gouvernement se dispose à violer le Concordat en ce qui concerne la liberté d'enseignement dans les petits séminaires.

(Motion Devèze, 24 décembre 1903 — Maurice Faure, 27 janvier 1904 — Amendement Girard, 13 novembre 1903).

La Ligue de l'Enseignement touche donc à son but! Bientôt, grâce à la brutalité primant le droit, il n'y aura plus en France une seule école catholique. Que lui importe, que pour parvenir à un pareil résultat, elle ait couvert la France de ruines, foulé aux pieds la Liberté, l'Égalité et la Fraternité! Que lui importe que pour satisfaire sa haine du Christ et de son Eglise, elle ait violé les droits les plus sacrés! La déchristianisation de la Fille aînée de l'Eglise n'en vaut-elle pas la peine? Il faut à la Franc-maçonnerie atteindre la chaire même de Pierre, la jeter à bas, la détruire pour élever à sa place un trône à Lucifer. Or, dans son esprit, déchristianiser la France, la détruire s'il le faut, c'est ébranler déjà et très fortement même, cette chaire du haut de laquelle le lieutenant du Christ dirige l'Eglise, et la conduit infailliblement vers le royaume éternel.

La France, en effet, par ses œuvres catholiques sans nombre, qui ont des ramifications sur toute la surface du globe; par sa charité inépuisable qui, non seulement pourvoit largement au denier de Saint-Pierre, mais fournit encore à toute son armée de missionnaires, et à la Propagation de la Foi, les moyens d'aller toujours plus loin, à la recherche des âmes, (1) la France n'a-t-elle pas été à juste titre appelée la *Fille aînée de l'Eglise*, n'en a-t-elle pas été le soutien?

Détruire la France, c'est donc pour la secte, aussi aveugle que haineuse, plus qu'ébranler Rome, c'est assurer sa ruine!

---

(1) Pour l'année 1903, la Propagation de la Foi a reçu fr. 5,598,046.65; la France à elle seule en a fourni fr. 3,859,697.91, soit plus de la moitié. C'est le cas de dire que les œuvres valent plus que les paroles. Le Canada a fourni 13,829 fr., un peu moins que la France, proportions gardées.

Sans doute, la France, par ses œuvres, son dévouement et sa charité, a été le bras droit de l'Église; sans doute, elle l'est encore aujourd'hui, ne serait-ce que par les souffrances de l'heure actuelle, car n'est-ce pas alors que suspendu à la croix, le Christ expirait, qu'il mérita le plus pour l'humanité?

Mais ce n'est pas à dire pour cela que le sort de l'Église soit attaché au sort de la France, ou de quelque autre nation que ce soit. L'Église a été bâtie sur la pierre contre laquelle les portes de l'enfer ne prévaudront jamais. L'Église repose sur son divin et immortel époux, le Christ lui-même.

\* \* \*

Mais, non contente d'accumuler en France ruines sur ruines, la Ligue française de l'Enseignement, ce tentacule de la pieuvre maçonnique, s'est établie au Canada, à Montréal même, où, depuis plus d'un an, elle travaille sourdement, dans la pénombre à préparer l'œuvre néfaste que lui a tracée sa mère.

Bien des fois, depuis qu'à son de trompe elle a annoncé sa venue, de nombreuses et très précises questions lui ont été posées sur son origine et sur son but. La grande dédaigneuse, jamais, n'a voulu répondre que par la formule sacrée de la Maçonnerie: "*Nous ne voulons rien détruire, mais tout améliorer. Nos portes sont ouvertes à tous, et chez nous, l'Ultramontain peut sans danger coudoyer le Radical.*" Ce qui n'empêche pas que l'article III de sa Constitution dit formellement: "*Font partie de la Ligue toutes les personnes admises par le Comité.*" Ce qui veut évidemment signifier que les seules personnes admises par ce comité pourront faire partie de la Ligue. — Pourquoi cette réserve?

Puis, devant une persistance inlassable à lui poser tou-

jours les mêmes questions indiscrètes, la Ligue se sentant suivie de près, cria: " Aux Préjugés!" comme le fit si souvent sa mère.

Enfin, découverte par une évidente permission de la Providence divine, la Ligue s'émut; mais voulant payer d'audace, elle répondit à la publication (dans le "*Rappel*") de son acte d'affiliation à la Ligue maçonnique française de l'Enseignement, par une dénégation et un désaveu, que son auteur M. Godefroy Langlois ne crut pas devoir signer.

La publication de notre étude: "*La Ligue de l'Enseignement. — Histoire d'une conspiration maçonnique à Montréal*", l'accueil que lui fit le public, et certains résultats obtenus, ont fait de nouveau sortir la Ligue de son opiniâtre mutisme.

Le 4 février 1904, elle publia dans le "*Canada*", son organe, et fit publier par d'autres journaux, spécialement par la "*Presse*", une nouvelle dénégation et un nouveau désaveu, résolution officielle de son bureau de direction, et signée de noms qui méritent de passer à l'histoire. Dans cette dénégation aussi insolente qu'hypocrite, les Ligueurs confirmaient l'authenticité des documents révélateurs et accusateurs.

Cette dénégation et ce désaveu, qui consistaient dans la déclaration que la Ligue canadienne n'est pas affiliée à la Ligue française et que M. L. Herbette n'avait pas reçu autorisation pour faire les démarches nécessaires pour cette affiliation, était assurément une très mauvaise pierre que la Ligue jetait dans son propre jardin. Loin d'améliorer sa situation, elle la rend en effet plus critique. Elle ne fait que prouver la véracité de nos accusations et confirmer l'authenticité des documents à charge.

La *Vérité* de Québec (15 février 1904), avait bien raison de recevoir ce désaveu officiel, par un: *C'est trop tard* répété.

Prendre plus d'un an pour indiquer sa nature et son but, c'était assurément plus que louche. Mais prendre plus de six mois pour se défendre contre une accusation aussi franche, c'était prouver on ne peut plus clairement la faiblesse de la défense, ou, pour mieux dire, avouer son impossibilité. C'était faire supposer, et non sans raison, qu'il avait fallu tout ce laps de temps à la mère et à la fille pour s'entendre sur les moyens énergiques à prendre pour sauver la situation.

Mais bien inutile est la défense, bien inutiles aussi les accusations de mauvaise foi portées par les Ligueurs contre ceux qui n'ont fait que produire des documents dont ils ont eux-mêmes, par deux fois, reconnu l'authenticité.

En effet, quand bien même la nouvelle de l'affiliation de la Ligue canadienne à la Ligue française serait fausse; en admettant même que M. Herbette n'aurait pas fondé cette succursale canadienne; en admettant encore que ce ne soit que par un pur hasard que la Ligue canadienne ait pris le nom de la ligue française, la Ligue canadienne n'en aurait pas moins pour cela tout le caractère maçonnique, car leur but est identique et leur programme le même: *L'Instruction est charge d'Etat*. Pour l'une comme pour l'autre de ces deux ligues, il ne s'agit que d'une seule chose: détruire l'enseignement chrétien pour former des générations selon les doctrines maçonniques.

Et pour cela, il leur suffit de faire passer l'instruction de l'enfance et de la jeunesse, sous l'absolu et unique contrôle de l'Etat.

C'est, en effet, pour la maçonnerie, le plus sûr et le plus court moyen pour parvenir à son but; car, une fois l'Etat maître de l'école, il ne s'agit plus pour elle que de réaliser sa devise, qui est aussi celle de la Ligue, a dit Jean Macé: *"L'Etat c'est nous"*. Ce qui, il faut bien l'avouer, lui est rendu facile par l'inertie et la coupable indifférence de la plupart des catholiques.

Maîtresse du pouvoir, rien ne peut plus empêcher la

Maçonnerie d'accomplir son œuvre laïcisatrice, et de faire partout ce que nous savons qu'elle a fait en France. C'est ce qui explique l'acharnement qu'elle met partout à s'emparer du pouvoir: "Lorsque nous nous sommes fondés sous l'Empire, déclarait M. Steeg, au Congrès de Tours en 1884, notre but était de renverser l'Empire. Et pour quoi? C'était, il faut bien l'avouer, afin de nous mettre à sa place! Jusqu'ici la Ligue est montée à l'assaut du pouvoir, elle a bien fait. Et dans un pays contrôlé comme la France, il faut à tout prix disposer de la puissance publique si l'on veut faire triompher ses idées."

Or, n'est-ce pas là le programme de la Ligue canadienne et sa profession de foi? "*L'instruction est une charge d'Etat*", que l'on trouve aux premières lignes de son manifeste, n'en est-elle pas une preuve évidente?

Oui, la Ligue canadienne est une succursale de la Ligue française, nous l'avons déjà prouvé dans la première édition de notre *Histoire de la Ligue*. L'accueil si bienveillant que le public a fait à cette étude, nous ayant obligé à faire une nouvelle édition, nous en avons profité pour montrer combien sont fausses et hypocrites les dénégations de la Ligue canadienne, et prouver que non seulement elle a pris le nom de la Ligue française, mais qu'elle en a aussi pris la chose; en un mot, que leur nom, leur but et leur tactique sont identiques.

Malgré donc toutes les dénégations tardives de la Ligue canadienne, malgré les dénégations qui pourraient même venir de la Ligue française, qui doit assurément regretter d'avoir tant et si franchement parlé, nous devons être persuadés que la Ligue canadienne est bien réellement un des tentacules de la pieuvre maçonnique, et qu'elle est d'autant plus à craindre qu'elle se tient plus cachée et se présente sous des dehors plus cauteleux.

M. le Comte Albert de Mun, le vaillant défenseur de la liberté religieuse en France, a bien voulu nous accorder le précieux appui de son témoignage. La lettre que nous

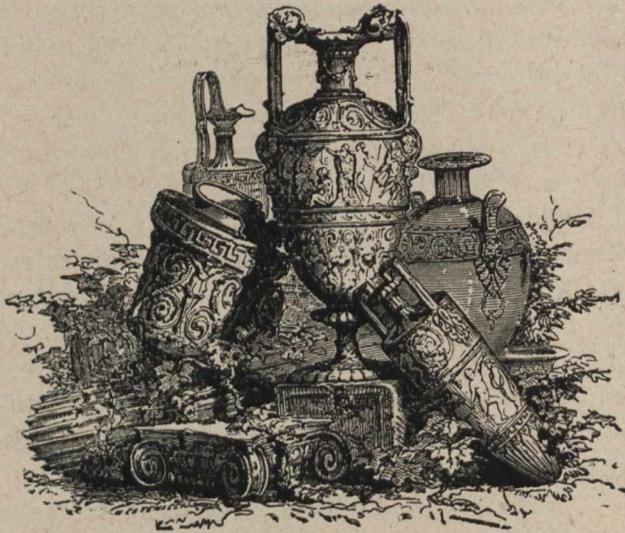
avons eu l'honneur de recevoir de ce vaillant champion de la cause catholique, étant non seulement un précieux encouragement pour nous-même, mais aussi pour tous les catholiques, nous avons cru que nos lecteurs seraient heureux de pouvoir la lire. Nous en donnons donc un fac-similé, que tous seront contents de posséder.

Nous espérons que la chaude et vibrante parole de ce chrétien si sincère, trouvera un écho dans tous les cœurs vraiment canadiens-français et catholiques.

Nous souhaitons aussi que notre humble étude soit de quelque utilité à la cause catholique au Canada.

Puisse ce cri: "*La Ligue maçonnique de l'Enseignement, voilà l'ennemi*", que nous lançons de nouveau et plus vigoureusement que jamais, être entendu de tous!

Henri Bernard



## LE JAPON : PAYS ET MŒURS

---

**L**E Japon présente un ensemble géographique parfaitement délimité. Il est formé de plus de quatre cents îles ou îlots, longue saillie de terres se prolongeant sur un axe presque parallèle au méridien, avec un développement de 3,000 kilomètres, depuis l'île de Sakhalin (1) jusqu'à l'archipel Bonin. Cette chaîne de terres affecte la forme curviligne comme toutes les côtes asiatiques, et relie le foyer volcanique du Kamtchatka à celui du Kiou-siou. Fait remarquable, immédiatement à l'est de cette arête presque ininterrompue de volcans, on a trouvé des profondeurs de 3,000, 4,000 et même 6,000 verges, au lieu que la mer d'Okhotsk n'a pas plus de 700 verges, ni la mer Intérieure plus de 90 verges de fond.

Les poussées volcaniques ne se sont produites que d'un côté, du nord-est au sud-est, dans le sens du prolongement du système montagneux des Kouriles. Le Japon, nul ne l'ignore, est la terre volcanique par excellence: pas de jour où les appareils sismiques n'enregistrent une ou plusieurs oscillations.

Les Kouriles ont cinquante-deux volcans; à Yeso, les vibrations volcaniques ont produit des soulèvements brusques du rivage, de telle sorte qu'on trouve d'anciennes berges jusqu'à 90 pieds au-dessus du niveau actuel de la

---

(1) L'île de Sakhalin a été cédée par le Japon à la Russie en échange des Kouriles, en 1875.

mer. Sikok et Kiou-siou ne sont pas moins privilégiés; d'autre part, les cratères des environs de Negasaki sont bien connus des navigateurs, auxquels ils servent de phares. Le sol de la partie montagneuse de Yeso, et l'on peut affirmer la même chose des autres îles, est couvert de roches volcaniques: tufs, trachytes, basaltes, pierre ponce, laves; si bien que les géologues en sont arrivés à compter les endroits où elles n'existent pas. Dans les nombreuses solfatares, la proportion du soufre du quart à la moitié de la masse des débris.

Si les lecteurs de la REVUE CANADIENNE veulent bien nous suivre nous allons faire, à la suite du R. P. Maurice de Ratzenhausen, S. J., une excursion dans ce pays toujours si intéressant et qui l'est particulièrement en ce moment. La première chose qui frappe nos regards en arrivant au Japon par un vaisseau de la Compagnie du Pacific est la presqu'île d'Ava. Peu à peu l'horizon s'étend, les contours vagues des terres lointaines se dessinent.

Avec quels yeux nous braquions nos longues-vues sur ces îles fameuses, et, il y a un demi-siècle encore, inexorablement fermées aux vieilles civilisations d'Occident. Certes, il nous tardait de découvrir ce petit peuple aux yeux de porcelaine, aux cheveux noirs; si coquet, si intelligent, si industriel.

Leurs jonques et leurs sampans de pêche couvraient la baie de Yedo où nous entrions. Jolis et pratiques navires, où la manœuvre est facile et qui servent de demeure permanente aux hardis pêcheurs du pays. Ils y naissent, vivent et meurent, éternellement bercés par les molles brises ou les vagues ténébreuses, indifférents au calme et à la tempête.

Ces parages, très poissonneux, fournissent une subsistance facile à la population très dense. Les produits de

la pêche sont si abondants au Japon qu'ils sont employés à l'engrais en quantités énormes.

Indépendamment de cet usage industriel, le poisson séché et fumé se voit sur toutes les tables. Il en est exporté une grosse part sur le territoire chinois, qui n'a pas une flottille de pêche aussi importante.

Le *China* glissait donc avec d'infinies précautions à travers les jonques. Il faut être sur ses gardes; car le Japonais, né malin, a coutume de faire couler son bateau hors d'usage par le premier steamer européen venu; sûr de toucher une indemnité, il se place par les temps de brume sur la route de nos navires, quitte, une fois coupé, à être repêché par les frères et amis avertis au préalable.

A notre gauche le Fuji-jama, la montagne sainte de l'empire, dressait son pic rose; le soleil étant venu à point éclairer son cône de neiges éternelles. Entouré de campagnes admirables, couvert de forêts et d'arbustes, il a inspiré les poètes et les artistes qui voyaient en ce géant le dieu protecteur de la patrie. Aussi laques, éventails, dessins, broderies, émaux, poteries, le représentent à l'envi. Fuji-jama en japonais signifie le "Sans-Pareil", et le nom est bien mérité. L'incomparable spectacle de ce colosse, situé à 12,365 pieds au-dessus du niveau des mers, vous saisit. Le Fuji est de beaucoup la montagne la plus élevée de l'empire; la plus haute, après lui, n'atteignant pas 10,000 pieds. Sa base presque ronde couvre une surface de près de 200 milles de tour. Une très ancienne légende assure que cette masse aurait surgi tout à coup après un cataclysme horrible. Ce qu'il y a de certain, c'est que son origine est volcanique et qu'il a été longtemps un cratère en activité.

Suivant Reïn, cité par Elisée Reclus <sup>(1)</sup>, la dernière ex-

---

(1) *Géographie universelle*, XIII, p. 712.

plosion survenue en 1707 dura deux mois: " Une crevasse s'ouvrit alors sur la pente méridionale, et le cône parasite du Hoyeï-zan (2,865 mèt.) se forma sur la fissure. Les campagnes environnantes furent recouvertes de cendres sur une épaisseur de 3 verges; des villages entiers disparurent. "

Du Fuji-jama, nos yeux passaient aux plaines et aux collines, dont les cultures, de belle et riche apparence, nous frappaient davantage. Pas un coin de terre qui fût perdu; des bras actifs partout; et, çà et là, les demeures grisâtres et basses trop éloignées encore, nous intriguant par leurs mystères.

Plus près, sur des îlots artificiels, sur toutes les hauteurs, des batteries, des casemates. Les passes de Yokohama qui sont aussi celles de la capitale Tokyo, sise un peu plus au sud, sont formidables. L'armement tout moderne promet des surprises aux agresseurs à venir. Voici encore, caché dans une anse, le port militaire de Yokoska, qui complète le système de défense.

Yokohama est célèbre dans les annales maritimes du Japon; c'est là que fut livré le premier navire à vapeur construit par ordre et pour compte des Japonais. Il sortait, bien entendu, des ateliers de la Tyne. Dès qu'il fut en vue, une jonque alla l'accoster avec une troupe d'indigènes, improvisés mécaniciens et chauffeurs.

On renvoie l'équipage anglais convoyeur, et sur-le-champ les feux sont rallumés; le pilote et le commandant donnent le signal du départ, car il s'agit d'essayer la marchandise de suite. Tout va bien d'abord; la fumée noire développe son panache, l'hélice est en mouvement, on marche à toute vapeur. Après une promenade triomphale saluée des vivats de la foule, il faut rentrer au port. Près des jetées, l'ordre est donné de ralentir. — Même allure. — Nouvelles sonneries. — On vogue toujours. — Le commandant s'inquiète; il s'affole, quand le mécanicien-chef lui

signifie qu'il ne peut arrêter les machines; force est d'attendre l'extinction des chaudières. — Fort bien; mais que faire jusque-là? Aller se briser sur les rochers, échouer misérablement? Non pas, le pilote fait tourner son navire comme un joujou dans la rade, attendant patiemment que l'hélice voulût bien stopper. Sa présence d'esprit a un côté amusant, mais il sauva, et son honneur, et son navire. Pendant cette intéressante manœuvre, les Anglais riaient de tout leur cœur, cela va de soi.

Ils ne rient plus maintenant. On était alors dans l'enfance de l'art; l'enfance a été courte. La flotte japonaise de guerre a fait ses preuves à Port-Arthur, et leur flotte marchande sillonne toutes les mers. Nos cuirassés et nos croiseurs, les paquebots-poste des *Messageries*, du *Lloyd*, de la *Peninsular and Oriental*, viennent se réparer et s'outiller dans leurs chantiers, où les frais sont moindres que dans nos propres bassins.

A peine sortis pour une première course, nous voilà assaillis par des *jinrikisha men*, corporation des "petites voitures" du lieu. Imaginez une voiturette d'enfant à deux roues, un peu plus haute que celles que nous voyons circuler ordinairement. Aux brancards est attelé un grand gaillard aux trois quarts nu.

Il vous faut prendre place dans ce fauteuil roulant sous peine d'user vos jambes à la journée. Chevaux et vrais carrosses sont très rares, excepté pour les camionnages. Cette curieuse petite voiture est de date relativement récente, puisque le premier spécimen du genre parut en 1869. Un citoyen de Yedo — Takayama Kosuke est son nom — et un missionnaire américain s'en disputent l'invention.

Quoi qu'il en soit, le gouvernement autorisa le nouveau véhicule, et des ordonnances de police vinrent régler leur usage. Akiba Daisuke, un carrossier de génie, leur donna leur forme définitive et fit une fortune rondelette. Primitivement peintes aux couleurs de l'arc-en-ciel, armoriées

et ornées de figures flamboyantes, elles sont à l'heure présente plus sobres de ton, de meilleur goût.

Le coureur de jinrikisha se trouve dans toutes les villes, où vous le voyez stationner comme nos fiacres. Il forme une corporation à part qui mérite bien qu'on fasse son histoire. Nous allons la voir à l'œuvre dans la capitale de l'empire, où elle est mieux organisée.

Chacun des quinze districts de Tokyo a sa guilde de voituriers. Sur 38,481 jinrikisha, 29,707 étaient à une place et le reste à deux, en l'an de grâce 1897.

Des voituriers, 8,692 traînaient une voiture à eux; 29,807 avaient emprunté leur véhicule à 5,471 marchands, et 2,321 étaient au service de 638 loueurs.

Les hommes de peine attelés aux jinrikisha peuvent être divisés en trois classes.

La première compte ceux qui appartiennent à une entreprise privée: ce sont de simples employés; ils ont le pas sur leurs confrères.

La seconde classe réside dans une maison de jinrikisha. Ordinairement plusieurs *kikiko* (1) se groupent. Ils reçoivent le logement et la voiturette moyennant 20 sen<sup>2</sup> par jour. L'employeur gagne ainsi 6 yen<sup>3</sup> par mois et par homme. De plus, il touche 10 pour 100 des salaires pour le droit qu'il donne de travailler en son nom et comme garantie de bonne conduite. Le *kikiko* devant se pourvoir de lumière, de combustible et de thé, dont le coût va à 30 sen environ par mois, il lui faut gagner au minimum 7 yen. Soit: 6 yen pour le logement et le louage, 70 sen de commission et 30 sen de nourriture. La moyenne des gains

---

(1) C'est le nom des voituriers de jinrikisha.

(2) Un sen équivaut à environ un sou; 100 sen font 1 yen.

(3) Un yen = une piastre, avec le nouveau régime monétaire basé sur l'éta-  
lon d'or; l'ancien yen valait cinquante cents, et tous nos calculs sont faits  
d'après l'ancien.

montant à 10 yen, il lui reste un peu plus de 2 yen à sa disposition. Cette deuxième catégorie avait autrefois besoin de frais de premier établissement assez élevés; la mode était d'emprunter et de "filer", mais l'établissement des guildes de quartier rend la supercherie désormais impossible.

La troisième classe est la plus pauvre et la plus libre; elle se compose de gens de la lie du peuple qui louent des jinrikisha à la journée, au prix de 4 à 8 sen. Leur gain monte à 25 et 30 sen; ceux-là ont une station dans la rue, station où ne vient pas qui veut, les anciens empêchant un nouveau venu de s'y établir, à moins qu'il ne paye une petite patente ou un repas à l'auberge voisine.

Aux deux grandes gares d'Uyeno et de Shimbashi, l'intolérance des voituriers est encore plus exclusive. Ils sont là deux cent cinquante gardant jalousement la place, qu'ils vendent jusqu'à 12 et 13 yen, tant le poste est lucratif.

Voilà pour les coureurs de jour; il y en a encore 4,000 autres pour le service de nuit, organisés corporativement comme leurs confrères.

Tous ces gaillards vous guettent dans la rue, aux carrefours, jetant aux passages leur "sha" traditionnel. Des arrêtés de police leur interdisent d'importuner les passants, mais ils n'en tiennent aucun compte. Le gendarme est débonnaire au Japon!

De même, leur costume, la couleur de la voiture, les tarifs sont fixés; cependant ils n'en ont cure, des tarifs surtout. Les naïfs Européens sont taxés sans merci au triple et au quadruple. Le pourboire même est de mise; on assure que les Japonaises qui le refusent sont plantées là au milieu de la course jusqu'à bourse déliée; car c'est avant de partir qu'on fait son prix.

Les plus pauvres de ces coureurs logent dans de véritables cités ouvrières où ils trouvent des cases de 12 pieds

de long sur 9 de large, pour lesquelles ils payent de 20 sen à 1 yen par mois. A Tokyo, on voit des séries de "blocks" à leur usage et isolés au bout de la ville. Ils vivent là par bandes, se procurant à très bas prix les comestibles de rebut.

Depuis l'établissement des chemins de fer, une classe annexe de kikiko parasites est née, guetteurs de voyageurs aux grandes gares, qui viennent offrir une voiture au débarcadère. Ils font leurs prix plus élevés que le tarif et touchent la différence. Ces entremetteurs gagnent souvent à ce métier facile bien plus que les meilleurs professionnels.

Avant de recourir aux services de la corporation des jinrikisha men, j'hésitai deux jours au moins; puis voyant mes compagnons de route user et abuser sans scrupule de ce mode de locomotion barbare, je les imitai. J'avoue que, la première minute, j'éprouvai quelque honte, bientôt suivie d'un fou rire inextinguible. L'illusion d'être traîné comme autrefois dans une voiture d'enfant! Hélas! celui qui me traînait n'était pas un aimable compagnon de jeu: mon Japonais soufflait, suait à grosses gouttes, s'épongeait sans fin et m'incommodait d'odeurs nauséabondes.

La course ne coûte pas cher, au demeurant; pour 15 sen vous allez au bout du monde, et très vite; ces trotteurs font des kilomètres en maintenant leur allure régulière.

Avec eux, aucune crainte de verser; ils sont d'une adresse surprenante, même attelés à deux, ce qui arrive quand on désire une course plus rapide au pas accéléré. De nuit, aucun danger non plus. C'est dans cet équipage que j'ai visité le Japon, sauf quelques heures de cheval de-ci de-là.

Et le palanquin, dira-t-on? Mon Dieu! je crois qu'il vaut mieux n'y pas songer; l'antique chaise à porteurs, très employée encore en Chine, est incommode, impopulaire, ici. On ne s'en sert plus guère que pour transporter les

malades à l'hôpital et les morts au cimetière. Vous la trouverez en pays de montagne; mais combien peu pratique pour nous Occidentaux! Le *kabo* japonais figure exactement une cage étroite où il faut s'accroupir. J'ai vu des Anglais ayant tenté l'aventure et qui juraient bien de ne plus récidiver; ils avaient subi une véritable torture.

Vive donc la jinrikisha, m'écriai-je avec eux.

Yokohama campagne me vit souvent en cet équipage, parcourant sa gracieuse couronne de villas. Les environs,



Types de Japonaises.

comme tout le Japon, sauf le massif central plus sauvage, donnent l'illusion d'un jardin. Jardin aux fleurs merveilleuses, puisque le Japon est la patrie des fleurs. Partout des glaïeuls, des thuias, des camélias, des azalées, des lis, les frondaisons de glycines et de clématites; en automne, aux mois bénis d'octobre et de novembre, c'est la fête des yeux avec les chrysanthèmes. Et tout cela encadre les demeures très gracieuses où s'agitent de petits bonshommes drôles et de petites bonnes femmes rieuses. O le charmant pays.

Cette campagne, toujours un peu embrumée, grâce aux

pluies persistantes (1), est un grand bosquet vert exquis; on y semble moins souffrir qu'ailleurs; on éprouve à la parcourir l'illusion de la joie sans mélange. Ici l'insouciance plénière préside à tout; chacun au jour le jour va son chemin sans souci. "Demain est bien loin", dit le proverbe; d'abord les heures d'aujourd'hui si brèves... D'ailleurs la pensée de la mort est sans tristesse: la grande majorité — j'ai pu m'en convaincre — la voit venir sans effroi; les dogmes shintoïstes et bouddhistes portent à cet état d'âme, ainsi que je le dirai plus tard.

Yokohama ville s'étale du rivage à la plaine; elle est coupée par des canaux qui la divisent en deux parts, l'une plus ancienne qui regarde du côté des terres, l'autre plus près de la mer, autour des concessions.

Rien n'est pittoresque, rien n'est bizarre comme ces rangées de maisonnettes basses, bordées de magasins où flottent des enseignes longues de plusieurs verges. Ces bandes-réclames font le principal ornement des rues et leur donnent un cachet *sui generis* intraduisible. Il y en a de toutes les formes, de toutes les couleurs juxtaposées aux parois ou à angle droit. J'en aperçus de grandes noires, à larmes ou figures blanches, que je pris d'abord pour l'enseigne de quelque agence des pompes funèbres. Néanmoins j'appris de mon guide que ce n'était pas cela; elles appartenaient, je crois, à des marchands d'ustensiles, et d'ailleurs le noir n'est pas, en Chine et au Japon, classé parmi les teintes tristes.

A ces bandes de papier ou de toile s'ajoutent des lanternes-affiches, flamboyantes, immenses.

La maison japonaise ne coûte pas beaucoup de temps

---

(1) Rien ne peut donner une idée des torrents d'eau qui vous assaillent. Au mois de septembre dernier, à Yokohama, une pluie tomba pendant trente heures sans discontinuer; tous les ruisseaux grossirent de 3 à 5 verges, et les rivières furent transformées en lacs.

ni d'argent à construire: peu ou pas de fondations, quelques pilotis, une charpente grossière, des lattes fines, du bambou et du carton.

Comme en Chine, on commence par poser le toit avec ses tuiles grises ouvragées; le reste vient ensuite. A l'intérieur, des châssis mobiles qu'on tire pour la nuit. Tout cela est propre, coquet, engageant.

Le jour, la demeure ouverte a l'aspect d'une grande salle, au fond de laquelle le passant peut apercevoir les images sacrées et les tablettes des ancêtres. Par terre, de belles nattes rembourrées, admirablement façonnées et très douces au marcher, servent de sièges, de tapis et de lit tout à la fois. Là-dessus l'éternelle théière, du feu pour les pipes, un minuscule plateau où repose un crachoir de bambou creux, complètent l'ameublement.

On conçoit qu'avec des matières aussi inflammables les incendies soient terribles. "Le feu est la fleur de Yedo", dit le dicton populaire. Des quatre fléaux du Japon: tremblements de terre, raz de marée, foudre et feu, c'est le dernier qui tient le *record*.

Mais, diriez-vous, construisez en pierre. — Oui; mais les tremblements de terre? — Construire en torchis? — Les pluies ne le permettent pas. Il faut donc s'en tenir au bois. Qu'on me permette de donner une idée des misères qu'il cause.

Le château royal de Yedo, depuis qu'il a été occupé par la dynastie de Tokugawa, c'est-à-dire depuis 1590, a brûlé sept fois.

En 1601, la ville entière de Yedo disparut dans les flammes. Cinquante-six ans plus tard, par un fort vent du nord-ouest, le feu prit à un quartier où se célébraient des réjouissances publiques; il cessa faute d'aliment après avoir parcouru 3 milles  $\frac{1}{2}$ . Le second et le troisième jour, l'incendie reprit de plus belle; il fallut ouvrir les prisons, afin de permettre aux détenus d'échapper à la mort; mais

les gardes de l'enceinte fortifiée, voyant venir cette troupe et croyant à une évasion, fermèrent les portes. Dix mille cadavres vinrent s'accumuler devant cette issue close (1).

La continuité des désastres nécessita la création d'un corps de sapeurs-pompiers en 1658. Détail curieux, il fut recruté et recruté encore parmi les ouvriers en bâtiment. Dix brigades, avec un effectif de 10,360 hommes, encadrés dans 64 compagnies, figurèrent bientôt dans la capitale. Aujourd'hui, cette armée a bien diminué; les pompiers de la capitale ne comptent plus que 6 brigades, 40 compagnies et 1,640 hommes. La réputation des anciens corps, qui était bonne, — on cite d'eux d'héroïques traits de courage et de discipline, — n'est pas passée aux nouveaux. Ils paradedent bien une fois l'an, eux et leurs machines; mais ce concours public est le plus bel exploit de l'année.

Le gros grief contre eux est qu'ils arrêtent les progrès du feu avec leurs pompes perfectionnées; le peuple de Yedo trouve que c'est gâter son plaisir. Du moment qu'on arrive à éteindre les incendies, inutile de se déranger la nuit; les "fleurs de Yedo" sont mortes.

Ainsi disparaîtront du même coup les observatoires pittoresques, si nombreux jadis, où l'on allait joyeusement au spectacle du feu.

Lorsqu'un incendie chôme, le pompier retourne à ses constructions ou à ses plaisirs. C'est, paraît-il, un bon vivant, ne gardant jamais pour le lendemain l'argent reçu

(1) La ville de Yedo eut d'autres surprises du même genre :

En 1772, les flammes rasèrent la ville sur une étendue de 15 milles en longueur et de 3 et demi en largeur.

En 1806, en 22 heures, le feu détruisit 83 palais de daimyos, 86 temples, 350 rues, 1,200 hommes périrent; une pluie diluvienne survint heureusement, qui sauva le reste de la cité.

En 1878, 70 rues et 10,000 maisons disparurent; en 1879, ce fut le tour de 77 rues et de 13,464 demeures; en 1881, 11,000 maisons; en 1892, 4,000, toujours par des vents du nord-est qui empêchaient de circonscrire le sinistre.

la veille. Il est prêt à toutes les extravagances, et s'en vante; par exemple, c'est un déshonneur pour lui de ne pas servir sur sa table les premières bonites de la saison, mets luxueux et rare, réservé d'ordinaire aux familles princières. Sa femme engage jusqu'aux habits qu'elle porte plutôt que d'y manquer.

Le pompier japonais est querelleur; on cite, dans ce genre, le combat homérique de 381 sapeurs contre 63 lutteurs dans un temple. L'affaire fut chaude, la justice survint; mais le magistrat chargé de prononcer la sentence, trouvant également dangereux de condamner l'une ou l'autre partie, déclara qu'il rendrait le jugement après 5,000 beaux jours consécutifs.

Quand, d'aventure, les pompiers travaillent aux fondations d'un bâtiment, ce qui consiste au Japon à enfoncer des pieux en terre, ils ont l'habitude de se grouper autour du pilon qu'ils soulèvent. Ils chantent alors un refrain monotone; au milieu du refrain, à un endroit convenu, ils soulèvent la lourde masse, puis la laissent retomber avec fracas sur la pièce de bois à faire entrer dans le sol. Je les ai vus à l'œuvre, fort gais; leur manège ne manque pas d'originalité, et ils prennent plaisir, d'autant que soulever le pilon une fois toutes les minutes ne les fatigue pas outre mesure.

Dois-je ajouter que les pompiers de Yedo sont chargés d'une action bien noire? Voici le cas: on les accuse simplement de mettre le feu eux-mêmes à un quartier. Le fait est que les riches marchands ont coutume de s'assurer contre l'incendie près d'eux; ils leur payent une redevanche, moyennant quoi la sécurité est entière. Les autres, qui refusent de délier leur bourse, n'ont qu'à bien se tenir. On a calculé en effet que la durée moyenne d'une maison en ville était de six ans.

Ces maisons, je l'ai raconté, ont des nattes en guise de parquet. Sur ces nattes personne n'est admis à marcher

qu'en pantoufles. A cet effet, on trouve toujours des galoches tenues au propre dans l'atrium ou près de la porte. Les Japonais les quittent pour sortir et chaussent le *hata*, sorte de petit escabeau mal commode qui permet de braver les boues inénarrables de leurs rues primitives. Entrer dans ce sabot pour un Européen n'est pas facile; car des bas spéciaux sont indispensables. L'orteil s'y trouve séparé des autres doigts, de sorte que le pied paraît ganté. Dans l'intervalle passe une courroie qu'on enfile et qui retient l'escabeau. Chacun doit laisser ces échasses minuscules à l'extérieur (1), même s'il fait très sec, de peur de maculer même légèrement le tapis de nattes. Beaucoup de voyageurs trouvent cet instrument disgracieux, mais je ne suis pas de cet avis. Les hommes, je le concède, s'en servent mal; les femmes, par contre, portent leurs *hata* avec élégance.

Le clapotis des *hata* sur les routes n'est vraiment pas désagréable. Cela n'est encore pas du goût de tout le monde, je le sais; j'entends encore un Hollandais s'en plaindre: "Imaginez un peu, me disait-il, j'ai été réveillé par cette musique à quatre heures du matin!" Je lui conseillai de faire comme les coupables, de pauvres petites ouvrières, et de se lever plus tôt.

Yokohama ville n'a pas grande industrie; c'est surtout un vaste entrepôt. Voisine de la capitale, elle sert de déversoir naturel de marchandises de toute provenance, puisque de tous les ports ouverts au commerce étranger, Yokohama est le plus fréquenté par les navires importateurs. La colonie étrangère, fort nombreuse, compte un certain nombre de Français.

La principale industrie est ici le séchage du thé, pra-

---

(1) Si vous entrez dans une demeure, que ce soit temple ou maison de pauvres, on vous prie de vous déchausser. Les gardiens de mosquée en pays musulman sont moins stricts là-dessus qu'on ne l'est au Japon.

tiqué par les femmes. La précieuse feuille arrive des divers points de l'île et subit une préparation à l'étuve, avant d'être empaquetée et livrée. Les ouvrières gagnent 10 à 15 sen par jour à ce fatigant ouvrage. Indépendamment de ces établissements, il y a des ateliers de laques, de broderies, de cloisonnés, de porcelaines.

De très beaux *Curio shops* ou magasins de curiosités réunissent les échantillons des spécialités du pays; ces boutiques sont tenues par des Européens, et sont chères.

Il vaut mieux, à qui désire faire des emplettes, se réserver pour plus tard et traiter avec les producteurs indigènes; ceux-ci se présenteront d'eux-mêmes. Je n'avais, d'ordinaire, pas passé trois minutes dans ma chambre d'hôtel, que j'étais assailli par une députation des marchands de spécialités du lieu. Ils venaient me remettre leurs cartes, apporter des échantillons et débiter leur boniment en un jargon impossible, mi-japonais, mi-anglais.

Yokohama possède deux églises catholiques: l'une dans les quartiers excentriques, réunit les indigènes convertis; l'autre, dans la concession, sert surtout aux Européens.

La raison du faible succès des missionnaires catholiques est surtout l'état des mœurs. Il en coûte tant de renoncer à des habitudes de vie facile; et les femmes elles-mêmes, qui trouveraient dans le christianisme la réhabilitation, ne peuvent s'y agréger librement sans leur maître et seigneur, père ou époux.

L'absence de collèges catholiques d'enseignement supérieur est une autre cause d'insuccès; les missionnaires n'atteignent pas assez les classes élevées influentes, ils ne s'imposent pas.

Il y a encore l'exemple de relâchement moral et religieux donné par les colonies européennes. On juge, hélas, l'arbre à ses fruits.

Je reviens à la description de la ville. Dans les rues, des gens affairés en gais costumes, des magasins curieux,

bien achalandés, sans vitrines: le châssis mobile qui clôt la maison ferme la devanture. Mais mon attention est souvent distraite des étalages. Les types que je rencontre m'amuse et m'intéressent au plus haut point.



Types de Japonais.

Les hommes d'abord, généraleemnt laids, les cheveux en brosse à la diable, ne me sont pas sympathiques; quelques anciens ont retenu de leur longue queue, supprimée depuis 1868, un chignon très court tressé et ramené sur le sommet du crâne, où il est retenu par un tube de carton laqué. En deux mots: coiffure éminemment grotesque.

L'habit national consiste en une sorte de robe de chambre de couleur sombre, en soie chez les riches, serrée autour du corps; pas de cravate, le croisée du vêtement suffit. Cette tunique est très commode, — j'en appelle à tous ceux que séduit la robe de chambre, — mais elle habille très mal nos Japonais. Elle est si commode que les gens obligés, par état, d'endosser pantalons et redingotes, s'en débarrassent vite, une fois le service achevé. Mon interprète, par exemple, mis à l'europpéenne durant le jour, ne manquait jamais de s'emmitoufler le soir.

Il n'y a à garder nos modes que les lettrés ayant séjourné dans nos capitales, les fonctionnaires et les ouvriers, ces derniers se contentant de notre caleçon de bain.

Quant au chapeau, c'est un feutre mou, porté sans goût; mais beaucoup de Japonais ambulent tête nue ou préfèrent l'ombrelle. Le couvre-chef des gens de la campagne et des manœuvres figure une grande cuvette en jonc, renversée, qui les abrite admirablement de la pluie et du soleil. De plus, les jours d'averse, les paysans revêtent une pelisse de roseaux bouffants, ce qui leur donne l'aspect de porcs-épics.

En somme, le Japonais ne donnerait pas une haute idée de lui à l'étranger; la Japonaise heureusement vient corriger cette impression. Les costumes des femmes (1), avec les fleurs, sont l'ornement du pays. Leurs robes ne diffèrent pas beaucoup de celles des hommes, mais elles se drapent avec un art sans pareil; puis leur ceinture est infiniment plus large et retombe par derrière en un ample nœud.

Les dames ne portent jamais de chapeaux, mais des ombrelles de papier ou de jonc aux mille couleurs, qu'elles promènent négligemment et coquettement. Mais il faut avoir voyagé au Japon pour concevoir la beauté et la richesse des kimonos. Les touristes sont unanimes à désirer le maintien des modes japonaises, qui, en effet, ne sont pas près de disparaître.

J'allais oublier la coiffure féminine, et les femmes japonaises sont réputées sans rivales dans l'art de se coiffer. L'usage de l'huile de camélia, dès l'enfance, rend leurs cheveux uniformément noirs; par malheur, cette essence dégage une odeur nauséabonde qui vous saisit à la gorge.

Il y a au Japon plus de cent variétés de coiffures. Par

---

(1) Le costume féminin s'appelle *kimono*.

mi les principales, figurent la *shimada* des danseuses, la *mitsuma*, la *tenjimage* et la *tojinmage*, l'*ichogajeshi* réservé aux fillettes de moins de quinze ans, le *marumage* dévolu aux femmes mariées. De sorte qu'on peut reconnaître la position sociale, la qualité et l'âge d'une Japonaise au style de sa coiffure. Pour confectionner ce chef-d'œuvre, une demi-journée, paraît-il, est nécessaire et il faut le remettre au point tous les trois ou quatre jours. On ne peut mieux comparer ce monument d'art subtil qu'à une pensée fraîche éclore. Dans le but de n'en pas déranger la belle ordonnance, les femmes dorment la nuque posée sur un chevalet. Ce procédé empêche la tête de toucher aux nattes de la couche. Ce serait pour les femmes d'Europe un supplice intolérable; mais, par la force de l'habitude, cela devient, dit-on, d'un usage facile.

Les rubans ne paraissent jamais; seules de longues et fines épingles en or, argent, corail ou bronze, plongent dans les tresses merveilleuses. Ces ornements charmants servent au besoin d'armes meurtrières. Au lieu de se crêper le chignon, on se pique vivement; durant mon séjour même à Kyoto, un duel de ce genre fut suivi de la mort d'une des combattantes. Au demeurant ces faits sont rares, vu la douceur proverbiale des Japonaises.

Un autre détail de mœurs qui frappe tout de suite, c'est la façon dont les femmes portent leurs enfants nouveaux-nés sur le dos. Le pauvre petit être, une fois huché dans son sac, est dorloté par le balancement naturel du corps et dort les poings fermés. La tête mignonne est ballotée à droite, à gauche, dans tous les sens, sans que ni lui ni sa mère n'en aient cure. Le minois chiffonné des bébés japonais ne vous fera pas augurer des charmes physiques à venir; rien ne ressemble davantage à un petit singe; mais c'est une illusion, ils embellissent très vite avec l'âge, au moins les fillettes.

Le privilège de porter les nourrissons sur son dos à lon-

gueur de journée n'est pas toujours réservé à la mère; j'ai vu des enfants de dix et douze ans ainsi chargés de leurs petits frères ou de leurs petites sœurs. C'est que le Japonais élève rudement sa famille; il est cependant curieux de constater combien peu les marmots pleurent. Cela ne veut pas dire que les parents n'aiment pas leurs enfants, comme je l'ai lu quelque part; au contraire. Les fils surtout seront entourés d'une affection toute particulière; mais pas d'effusion, pas de caresses. Cette froideur apparente a peut-être motivé ces déductions *a priori*, sans fondement.

Un Anglais avec qui je circulais, me fit remarquer non sans malice que tous les règlements, toutes les affiches, voire même les enseignes de magasins étaient en japonais et en anglais. C'est vrai; la langue britannique partage ici avec l'idiome national les honneurs de la langue officielle. Dans les bazars, dans les hôtels, au guichet de chemins de fer, vous ne vous ferez pas entendre, si vous parlez français. Le peu d'européen que savent les jinrikisha men se compose de mots écorchés de l'anglais.

Du reste, cette remarque n'est point particulière au Japon; elle s'applique à tout l'Extrême-Orient: sans anglais vous ne vous tirerez pas d'affaire. Je me rappelle qu'à Tokyo, dans toute la corporation des guides, la *Kaiyousha*, je ne trouvai qu'un interprète français, un seul, T. Matsudaira, que s'arrachent tous nos compatriotes.

Quant au japonais, on peut au bout d'un certain temps se créer un petit vocabulaire usuel suffisant. A la fin de mon séjour, je me tirais à peu près d'embarras; c'était incohérent, sans doute, mais je me faisais comprendre.

Cette langue japonaise, si difficile à étudier, est très agréable à entendre. Bien loin de ressembler aux notes gutturales des Arabes, ainsi que je l'imaginai, sur des récits fantastiques, elle est douce au parler, expressive. Un fonctionnaire, à qui je demandai ce qu'il pensait de

mon français, me répondit: "Votre prononciation est bien dure, en comparaison de la nôtre." En laissant de côté la petite vantardise de ce propos, je dois bien avouer qu'il a du vrai.

X X X.



Etude par Burn Jones.



D'après une photographie de Quéry Frères.

## ENFANCE

---

Etre petit enfant ! être beau comme un ange !  
Passer des jours bien longs dans la joie et la paix ;  
De voir la vie en rose et d'ignorer sa fange.  
Croire au bonheur sans fin . . . et ne vieillir jamais !

Toujours à ses côtés avoir sa bonne mère ;  
Le soir venu, dormir en entendant sa voix  
Qui sait si bien calmer un chagrin éphémère ! —  
Puis sentir au réveil son baiser, chaque fois . . .

Courir dans la prairie à l'aurore vermeille ;  
Cueillir des fleurs, voler après les papillons ;  
Sentir dans tout son être une ardeur sans pareille,  
S'enivrer de bonheur, de grand air, de rayons . . .

Etre heureux ! C'est le sort de la joyeuse enfance,  
 Ce temps qui fuit si vite et qui ne revient pas ;  
 Vers lequel, si souvent, notre désir s'élançe,  
 Et nous fait souhaiter y reporter nos pas !

.....

O jeunesse ! ô passé ! qui remplissez mes rêves,  
 Laissez-moi vous bénir... oh, je vous chéris tant !  
 J'ai besoin de soutien, car les heures sont brèves  
 Où je n'aperçois pas l'avenir attristant...

Revenez, revenez, quand l'heure est froide et sombre,  
 Illuminer mon ciel, réconforter mon cœur,  
 Visions du jeune âge, étincelant dans l'ombre,  
 Comme un phare éclatant, indiquant le bonheur !

Aux humains malheureux, à ceux dont la tristesse  
 Rend la vie un fardeau bien lourd à supporter,  
 A ceux que la douleur martyrise sans cesse,  
 Brisant le pauvre corps qui ne peut plus lutter ;

A ceux-là, visions, apportez votre baume,  
 Faites-leur oublier le mal qui les meurtrit ;  
 De leur nuit écartez tout obsédant fantôme,  
 Les berçant doucement, endormez leur esprit.

Mais à l'agonisant qui se tord sur sa couche,  
 Ah ! surtout, rappelez les douceurs d'autrefois ;  
 Quand près de sommeiller, sa mère sur la bouche  
 Le baisait, lui disant : je t'aime ! à demi-voix...

Puis, quand croisant ses mains pour dire la prière,  
 Qu'en sa foi si candide, il répétait souvent,  
 Comme un enfant qu'on berce, il ferme la paupière,  
 Pour entrer dans la mort, qu'il s'endorme en rêvant !...

J.-B. Mercier.

## DEUX LIVRES

---

### LES GOUTTELETTES

De M. Pamphile LeMay

On ne présente plus M. Pamphile LeMay aux lecteurs canadiens. Il y a bientôt cinquante ans qu'on le lit et qu'on l'aime. Et pour qu'on le lise encore longtemps et l'aime davantage, il vient de nous donner un nouveau volume.

A cette saison de frondaison nouvelle, de soleil, de nids d'oiseaux, d'inondation printanière, lui nous offre des *Gouttelettes*; et ses *Gouttelettes* sont des sonnets. Deux cents sonnets, bien servis par la librairie Beauchemin, bien alignés en une typographie parfaite, des sonnets dont rien ne trouble l'inspiration sereine, où rien ne détonne, pas de sonneries de rimes bruyantes, pas de néologisme tapageur, pas de prétentieuse obscurité.

M. LeMay ne relève ni des symbolistes, ni des décadents. Il ne se fait pas raffiné pour paraître audacieux. Il ne violente pas la langue pour la forcer à remplacer par des mots inouïs l'originalité qui n'est pas dans la pensée. S'il prend des libertés avec le vers, ce n'est pas au point de démembrer les formes poétiques, de déhancher les prosodies et nos pauvres vieux alexandrins.

Avec cela qu'il a quelque chose à dire. Il ne fait pas sur des pensées absentes des vers étonnants; il se contente d'observer l'ancien précepte plein de bon sens:

Sur des pensers nouveaux faisons des vers antiques.

Au reste, M. LeMay ne se fait aucune illusion sur sa manière et sur le résultat de son œuvre. Et il nous le dit

dans le premier sonnet de ses *Gouttelettes*, en un langage qui ne révèle pas moins, en quelques traits, son talent que sa simplicité charmante. C'est intitulé *mes sonnets* :

Que le ciel bienveillant te garde des périls,  
Moisson que mes sueurs ont souvent arrosée !  
Qu'il répande sur toi sa lumière rosée,  
Et que ta gerbe mûre embaume les fenils !

Vous tremblez, mes pauvrets, comme une larme aux cils,  
Comme aux lèvres, l'aveu, comme aussi la rosée  
Qu'un baiser de l'aurore a, sans bruit, déposée  
Sur le feuillage vert, tout plein de gais babils.

Au sort qui vous attend il faudra vous soumettre,  
Vous auriez plus d'éclat, si j'avais osé mettre  
Un vêtement pompeux à la simple raison.

Mais la raison est belle en sa nudité chaste.  
Gouttelettes, tombez. Tombez : Dans le champ vaste  
Il germera peut-être une humble floraison.

Nous croyons que l'auteur peut se soumettre sans crainte au sort qui attend son œuvre. L'humble floraison qu'elle va faire germer aura des fleurs, et ce ne seront pas les moins belles de sa couronne littéraire.

On trouve toujours dans la poésie de Pamphile LeMay, même dans ses moindres bluette, un charme que j'appellerais national, un arôme de "Chez nous". Nul, parmi nos poètes n'a mieux fait revivre les scènes primitives de nos anciens Canadiens, l'existence des humbles, les travailleurs des champs, les mœurs de nos Indiens; n'a revêtu de couleurs plus tendres et plus vraies les paysages de nos campagnes.

Il y a ajouté, et souvent d'une façon touchante, et grande dans sa simplicité, la pensée qui élève jusqu'à l'au-

teur de toute beauté, jusqu'à la source de son inspiration, à lui poète croyant.

Et c'est ce qui fait qu'on ne le lit pas par plaisir seulement, mais pour devenir meilleur; c'est ce qui fait que son œuvre durera en faisant du bien. C'est plus qu'il en faut pour voir ses livres dans les mains de la jeunesse et dans toutes nos bibliothèques.

\* \* \*

### LES ENFANTS MAL ÉLEVÉS

Nous avons dit, l'année dernière, dans la REVUE CANADIENNE, le succès obtenu par le magnifique ouvrage, en trois volumes, de M. Fernand Nicolay: *Histoire des Croyances*, etc.

Pie X vient de prouver en quelle haute estime il tient l'auteur en lui conférant le titre de Commandeur de Saint-Grégoire-le-Grand. Il a voulu, dit-il dans une lettre précieuse, "lui donner un témoignage en rapport avec les nombreux services rendus dans la défense de la religion catholique et dans le domaine de la science".

Nous regrettons que cet ouvrage ne soit pas plus répandu au Canada. Il renferme pour tous ceux qui s'occupent d'histoire, de droit, de questions sociales et de théologie, pour tous les professeurs d'université et de collège, des renseignements rares, inédits, une érudition aussi variée que sûre.

Aussi bien, M. F. Nicolay n'était pas un inconnu, même avant la publication de ce grand ouvrage, dont il a fait l'œuvre de sa vie. Nous avons déjà de lui une étude psychologique, toute d'observation et de pratique, intitulée: "*Les Enfants mal élevés*." C'est un volume de cinq cents pages, qui vient d'atteindre sa vingt-deuxième édition.

Il a été écrit surtout pour les maîtres et les parents. On sait de quelle actualité est toujours ce sujet. L'au-

teur a su le rajeunir en procédant par anecdotes, par dialogues, par scènes d'intérieur prises sur le vif, par des épisodes et des curiosités scientifiques, qui réalisent parfaitement sa devise: "j'ai voulu faire gaiement un livre sérieux."

Les mères se demandent parfois comment amuser leurs enfants en les instruisant. Qu'elles leur lisent certains chapitres du livre de M. Fernand Nicolay.

Il est d'autres chapitres qu'elles garderont pour elles seules. Celui, par exemple, de "l'Influence des enfants sur les Parents", ou encore, "Pourquoi il y a tant d'Enfants mal élevés?"

Et tout ira pour le mieux, nous en sommes sûrs, dans le plus heureux et le mieux élevé des petits mondes.

L.-B. Augetz.



## L'ERREUR DE GERMAINE

---

### I

Garçon! *Kellner!*... deux bouillons à l'œuf, *swei mit ei...*  
et *swei kaibsbraten!*... *Schnell! Schnell!*...

— Voilà, monsieur!

La serviette sous le bras, courant, virant, sautant d'une table à l'autre, le garçon jetait en passant un mot, une assiette, un couvert, servait un plat, débouchait une bouteille, parlant allemand, français, anglais, dans un fracas de verres, de chaises remuées, d'exclamations confuses poussées en toutes les langues.

— *Kellner!*...

— *Boy!*...

— Le train pour Bayreuth... Dans combien de temps, s'il vous plaît?...

— *Schnell, schnell*, répétait le monsieur aux favoris gris qui avait réclamé *swei kaibsbraten* et que sa façon bizarre de parler allemand aurait suffi à faire reconnaître pour un Français, alors même que sa boutonnière fleurie d'un ruban rouge n'eût pas trahi sa nationalité.

— Papa! mais nous n'avons pas de place pour nous asseoir!

— Et les valises que j'ai laissées là-bas!

Entre ses bagages et sa fille, le pauvre homme s'affolait cherchant en vain un coin où poser deux assiettes, assourdi par le brouhaha toujours croissant, la cohue formidable des voyageurs qui envahissaient la gare de Nuremberg. Et le garçon, l'insaisissable *kellner* repassait, bondissait

entre les tables, pirouettait sur lui-même, les mains pleines de choses qu'il déposait çà et là.

— Tout de suite, monsieur — il dédaignait de parler allemand — vous avez vingt-cinq minutes, monsieur!...

Des bras avides se tendaient, happant les portions au vol.



“ Pardon, Mademoiselle, permettez-moi de vous offrir celle-ci. ”

sourire, et tendant la main:

— Raimbaud! Ma foi, je ne m'attendais guère à vous trouver ici!... Laissez-moi vous présenter à ma fille: Monsieur Raimbaud, mon collègue de philosophie au lycée Henri IV... Dites donc, en votre qualité de philosophe,

— Et ce bouillon!

— Ce n'est pas la peine de parler si fort, papa, celui-là ne sait pas le français... Si nous pouvions avoir au moins une chaise!

— Pardon, mademoiselle, permettez-moi de vous offrir celle-ci; je crois que M. Lescot ne me reconnaît pas, mais si je peux vous être bon à quelque chose...

M. Lescot s'était retourné vivement; il hésita une seconde, puis sa figure s'éclaira d'un

vous devez être très fort en allemand, hein?... Tâchez donc de nous faire servir à dîner...

En trois minutes, Michel Raimbaud eut trouvé une table, deux chaises, et glissé quelques mots cabalistiques au garçon. Il allait s'éloigner discrètement, laissant ses compatriotes en tête à tête avec deux bols de bouillon tiède, quand le professeur l'arrêta...

— Vous allez à Bayreuth aussi? Vous êtes donc de la grande église...

— Pas plus que vous, il me semble, riposta Michel.

M. Lescot hochait la tête. Tout au fond de lui-même, il n'était pas sûr de comprendre grand'chose à la musique de Wagner; mais pour rien au monde il n'eût osé en convenir devant sa fille.

— Oui! oui, c'est bien beau tout ça... Mais c'est bien loin! Quel diable de voyage! Et quelle diablesse de langue! Moi qui croyais savoir un peu d'allemand!... Germaine, pourquoi ris-tu?... Est-ce que tu t'imagines par hasard qu'un professeur de mathématiques est tenu de parler allemand comme ce philosophe-là?

Germaine leva un regard reconnaissant sur le disciple d'Hegel et de Kant à qui elle devait son dîner. Elle vit un visage très brun, des yeux noirs brillants, une barbe grêle, une bouche laide, mais bonne, qui souriait d'un air un peu triste.

— C'est la première fois que vous venez à Bayreuth, mademoiselle?

— Oh! oui, monsieur!

Qui aurait pu en douter, à voir son visage rayonnant? Le sourire de Michel s'adoucit, se fit presque paternel, tant cette joie parut enfantine à ses trente-quatre ans d'homme désabusé. Autour d'eux, le tumulte allait croissant; Germaine surveillait d'un œil anxieux l'horloge du buffet; M. Lescot se retournait à chaque bouchée pour lancer un regard de détresse à ses bagages.

— Vous auriez dû dîner comme moi à Carlsruhe, dit Michel, on est moins pressé... N'ayez pas peur, mademoiselle, les trains allemands sont bons enfants, celui-là ne partira pas sans vous... Ah! pourtant, je crois qu'on vient de crier quelque chose...

Germaine s'était levée bien vite; malgré ses protestations polies, Michel lui enleva des mains valise et paquets, tandis que M. Lescot, un peu bousculé, un peu ahuri, payait la note, s'embrouillant dans les marks, dans les francs, prenant les petites pièces blanches pour de l'argent et les pfennigs pour des sous.

Maintenant ils marchaient tous les trois le long du quai, pressés par la foule qui montait à l'assaut des wagons. Il y avait des remous, des luttes, des cris étouffés.

— Dieu! que c'est amusant! disait Germaine tout en courant.

— Tu trouves? fit M. Lescot qui venait de recevoir un coup de coude dans l'œil et une couverture de voyage dans le dos.

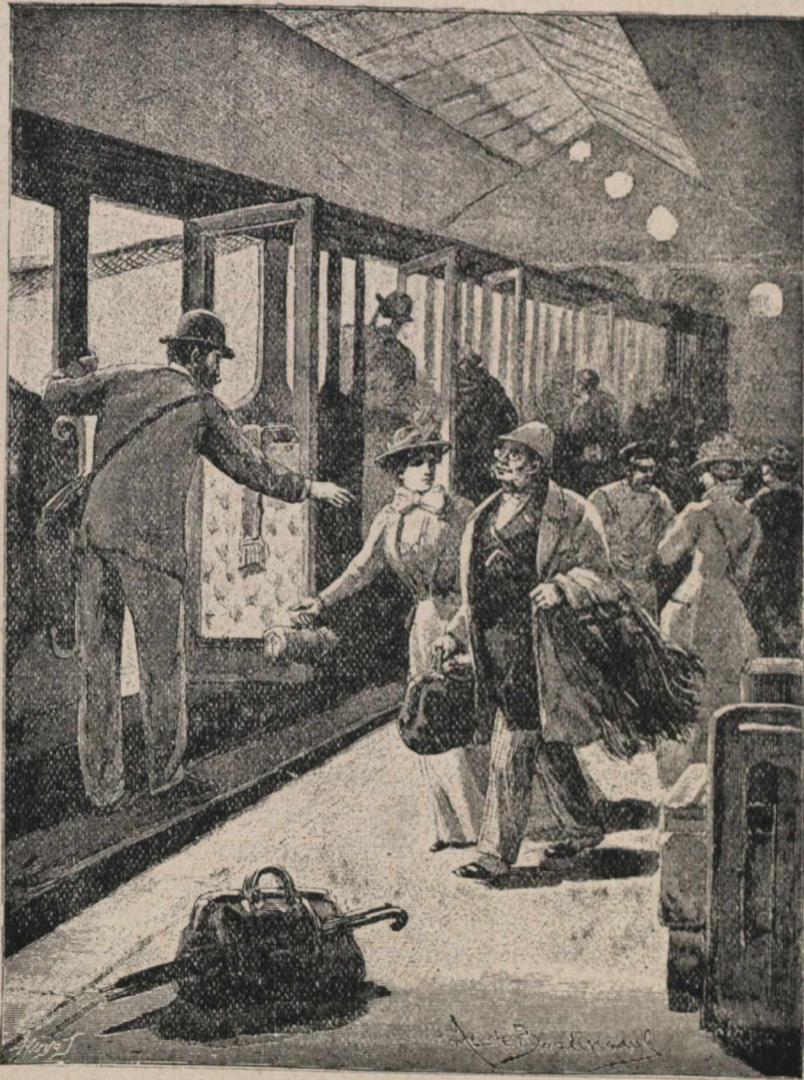
Mais déjà Michel, hissé sur un marchepied d'où il tenait en respect deux ou trois assaillants, leur faisait signe de se hâter, ils arrivèrent, essouffés, haletants, et trouvèrent leurs places retenues.

— Mon ami, vous nous sauvez la vie! s'écria M. Lescot, les mains tendues dans un geste cordial. Vous montez avec nous, n'est-ce pas?

Le compartiment était plein; Michel dut chercher à se caser ailleurs; il y parvint, tant bien que mal, plutôt mal que bien. Le train s'ébranlait enfin, emportant vers le but rêvé la cargaison de pèlerins. Michel, comprimé entre une Anglaise anguleuse et un Allemand grincheux, parvint à s'adosser contre la paroi du wagon, et là, les yeux fermés, le cœur triste et vide, il se mit à songer.

Michel était veuf depuis trois ans. Parmi les nombreux amis qu'au moment de son deuil il avait cessé de fréquen-

ter et qu'attristait sa sauvagerie devenue proverbiale,



Ils arrivèrent essoufflés, haletants, et trouvèrent leurs places retenues.

bien peu savaient que ce veuvage avait été une délivrance,

que cette retraite cachait la lente convalescence d'une âme longtemps malade. Il s'était marié à vingt-trois ans, presque au sortir de l'École Normale, par une de ces folies de jeunesse qui parfois perdent la vie d'un homme; la sienne, en effet avait été tout près d'être perdue... Dans ce wagon à peine éclairé — la lampe du plafond venait de s'éteindre, faute d'huile — dans ce bruit haletant de vapeur et de ferraille, voilà que le souvenir des mauvais jours le hantait, la tare de ces huit années vécues près d'une femme méchante et fourbe. Il l'avait aimée passionnément d'abord, puis le doute était venu, puis le mépris, à mesure qu'elle le blessait dans son amour, dans son orgueil, peut-être dans son honneur: jamais il n'avait voulu *savoir*; mais du dégoût lui remontait au cœur quand il se reportait à ce temps de soupçons, d'espionnage inconscient, à ce réseau de ruses que la mort seule avait pu rompre, et dont il gardait encore l'âme toute meurtrie. Maintenant il était libre; pourtant quelque chose avait été brisé en lui; c'était bien un vrai deuil de sa jeunesse. A trente-quatre ans il se sentait très vieux, sans courage pour recommencer la vie, sans foi dans les autres et dans lui-même...

Michél ouvrit les yeux. Le train roulait dans une lande sombre, ondulée de vagues collines noires dans la nuit noire, coupée de petites flasques d'eau triste où se reflétait une lune de rêve, toute rouge et toute biscornue. De temps à autre surgissait des ténèbres un fantôme de gare, à peine éclairée; le train stoppait quelques secondes, une voix vociférait des syllabes étranges, puis la grosse bête repartait bien vite. Depuis combien d'heures durait cette course fantastique? Michel pensa aux Lescot, avec ennui d'abord; il songeait qu'il allait être obligé de les piloter dans Bayreuth; un instant il regretta le mouvement de charité machinale qui l'avait poussé vers eux; puis il eut honte de lui-même: "Allons, il faut lutter, il faut penser aux autres... Quel âge peut-elle avoir, cette petite? Dix-

huit ou vingt ans, tout au plus... A-t-elle l'air assez heureux de vivre!... Et dire que j'ai été comme cela!..."

Bayreuth! C'est la lumière, éblouissante cette fois, le bruit, la foule plus dense, plus folle encore qu'à Nuremberg, la place éclairée de lampions, pavoisée de drapeaux, où mille personnes se ruent en criant et en riant. Michel rappelle ses souvenirs, car ce n'est pas la première fois qu'il vient à Bayreuth; il a réussi à s'orienter, il va enfile la ruelle où habite sa logeuse, quand l'accent inénarrable de M. Lescot retentit derrière lui:

— Richard Wagner strass... Cocher, pouvez-vous?... numéro cinq... *fünf*, je crois...

Comment résister à cette voix plaintive? Souriant malgré lui, Michel revient sur ses pas:

— C'est encore moi, dit-il...

Le cocher avait enfin compris, après force explications données dans le plus pur allemand; une dernière poignée de main du professeur, un sourire de Germaine, dont les yeux brillaient dans la nuit comme deux diamants, et la voiture partit, roulant sur le pavé de la petite ville. Michel restait seul au milieu de la place, devenue presque déserte. Et soudain, il sentit un désir de courir après ces braves gens, pour leur demander un peu de leur vie, de leur gaité, de cette agitation même qu'il leur envoyait. Combien ils étaient heureux de se tourmenter pour si peu de chose!

— C'est triste, tout de même, d'être seul, songea-t-il.

Et il reprit sans joie le chemin de son logis.

## II

Bayreuth, 18 août 189...

“ Ma grande Zuzon,

“ M'y voilà, dans cette ville de perdition. T'es-tu assez moquée de moi quand tu m'as vue partir! M'as-tu assez

traitée de “snobesse”, de “brebis de Panurge”, et autres gentilleses! Et tu crois peut-être que je vais te parler musique? Autant vaudrait décrire à un aveugle les couleurs de l'arc-en-ciel.

“Donc tu ne saurais rien, rien au moins des différents “états d'âme”, comme on dit, par lesquels j'ai passé ces jours-ci. Ce qui ne m'empêchera pas de t'en écrire très long, car dans ce drôle de pays, on n'a qu'à ouvrir les yeux pour voir une foule de choses amusantes. J'essaierai donc de t'esquisser une de nos journées.

“Le matin, à l'heure précise où le soleil vient effleurer le bon gros nez du prince Luitpold dont l'effigie en plâtre orne la cheminée de ma chambre, je saute à bas de mon lit — oh! ce lit! figure-toi une planche à repasser recouverte d'un mouchoir — et je cours à la fenêtre inspecter le ciel. Naturellement il fait beau; comment pourrait-il ne pas faire beau à Bayreuth? Ce sont alors des pourpalers sans fin avec notre hôtesse, qui ne comprend pas un traître mot de français. Tant qu'il ne s'agit que de demander *warmes wasse* et *kaffee*, en accompagnant ma requête d'un sourire aimable, cela marche à merveille; mais il y a des cas imprévus; hier, pour avoir un seau de toilette, j'ai dû me livrer aux pantomines les plus grotesques, et en désespoir de cause, j'ai couru chercher papa, qui ne s'en tire pas beaucoup mieux que moi. Ah! si Pierre était avec nous! Il n'y a que lui dans la famille qui sache l'allemand. Tu te rappelles ses prouesses au lycée. J'aurais dû lui demander de me donner des leçons, mais il se souciait bien, dans ce temps-là, de sa morveuse de cousine! Maintenant il est trop loin, et je ne peux pas *câbler* de Bayreuth à Pondichéry toutes les fois que j'ai besoin d'un bougeoir ou d'un porte-allumettes.

“D'ailleurs nous avons rencontré à Nuremberg et retrouvé ici un monsieur, — rassure-toi; c'est un collègue de papa, et je crois qu'il frise la quarantaine ou tout au moins

la *trente-cinquaine*. — Il n'en est pas moins fort aimable et d'une complaisance à toute épreuve. Et non seulement il parle allemand presque aussi bien que Pierre, mais il aime Wagner au moins autant que tu le détestes, ce qui n'est pas peu dire.

“Tu vois qu'il ne nous a pas beaucoup gênées jusqu'à présent, ce pauvre Wagner. Mais patience; son heure va venir, quand celle du seau de toilette aura pris fin. Pourtant il y a encore l'heure de la brasserie, qui n'est pas à dédaigner. Là aussi, les menus sont en allemand, mais on n'a pas besoin de comprendre pour manger, et c'est pour moi un plaisir toujours nouveau que de déguster sur des nappes à carreaux rouges et bleus des mets bizarres dont j'ignore le nom, arrosés d'une bière exquisite qu'on vous sert dans des bocks d'une capacité *kolossale*. Tout ici est *kolossal*, depuis les bocks et les pipes jusqu'au troisième acte de *Tristan*... Mais j'oubliais que je ne devais pas te parler musique.

“Pourtant, nous y arrivons, à la musique. Vers trois heures de l'après-midi, nous en avons fini avec le côté matériel de l'existence et nous nous dirigeons vers le théâtre, mêlés à la longue théorie des fidèles qui suivent à pas lents le chemin de la colline sainte. C'est une procession ininterrompue d'Anglaises en piqué blanc, de Françaises en linon bis ou en mousseline claire, d'Allemandes mal fagotées, défilant entre deux rangées de Bayreuthois qui les regardent passer bouche bée, plus goguenards peut-être au fond qu'ils n'en ont l'air. Les gens chics vont en voiture, de drôles de landaus, vert-pomme ou bleu de ciel, traînés par un seul cheval qu'on attelle de côté, à gauche du timon, ce qui donne à tout l'équipage l'allure la plus cocasse. Tout ce monde suit l'allée plantée d'arbres qui mène en pente douce jusqu'au théâtre; de loin on dirait une invasion de fourmis ou de chenilles processionnaires. A mesure que l'heure s'avance, les rangs sont plus pressés,

les chevaux apocalyptiques trottent plus vite dans leur harnais bancal. Il est quatre heures moins cinq; on se rencontre, on se rassemble, on se salue; il fait un temps radieux, une fanfare de trompettes lance aux quatre coins du théâtre les premières notes d'un leitmotif, on va entrer, on entre...

“Ici, suivant nos conventions, je te laisse au vestiaire. Je te parlerai tout au plus des entr'actes, parce qu'on y mange. Rien n'est plus drôle que de voir ces gens dégringoler du septième ciel pour arriver au buffet, et absorber des sandwiches au jambon, les yeux encore humides de larmes d'enthousiasme. Nous en rions de bon cœur, tout en devisant avec *notre monsieur*, et en regardant du haut de la terrasse, la jolie vue de Bayreuth, la plaine envahie par l'ombre du soir et les collines lilas sur le ciel jaune pâle... Bon! voilà que je deviens poétique! Moque-toi de moi si tu veux, mais surtout garde-toi de croire que le pauvre *monsieur* soit pour rien dans ce lyrisme intempes-  
tif. Il est un peu mûr, comme je te le disais, et j'ajouterai qu'il est veuf, ce qui achève de le rendre aussi peu dangereux que possible; il s'appelle Raimbaud...”

Germaine en était là, quand un bruit de voix derrière la porte du petit parloir lui fit lever la tête.

— Entrez! entrez donc! disait M. Lescot.

Jacques Morel.

(A suivre)



## A TRAVERS LES FAITS ET LES ŒUVRES

---

Le ministère Balfour. — Le traité anglo-français. — La reprise de la session. — Le budget et M. Austin Chamberlain. — La guerre russo-japonaise. — Les Russes subissent des pertes cruelles. — En France. — Les congréganistes hors l'école. — Tristes scènes parlementaires. — La protestation du Pape. — Une parole de Pie X. — L'Encyclique *Jucunda sane*. — La codification du droit canon. — Le voyage de M. Loubet à Rome. — Un triste vote. — Le dernier attentat de M. Combes. — L'ostracisme du Christ. — Emule de Judas. — Une poésie de François Coppée. — Au Canada.

Les vacances de Pâques ont donné le temps de respirer au ministère Balfour, qui en avait besoin. Dans l'inter valle, le traité anglo-français a été signé à Londres le 8 avril. Il règle plusieurs questions délicates, ouvertes depuis longtemps et causant de l'irritation entre les deux pays. Il est divisé en trois parties. La première se rapporte au Maroc et à l'Égypte. Là France voit reconnaître son droit de maintenir la tranquillité au Maroc et s'engage à ne point gêner l'action de l'Angleterre en Égypte. La convention de 1888 relative à la neutralité du canal de Suez est confirmée. La liberté du commerce entre le Maroc et l'Égypte est garantie pour trente ans. Pour assurer la liberté du détroit de Gibraltar, il est convenu qu'aucune fortification ne pourra être érigée sur la côte marocaine entre Melila et l'embouchure de la rivière Sebu.

La seconde partie du traité s'occupe des difficultés existantes à Terre-Neuve et dans l'ouest de l'Afrique. A Terre-Neuve, la France abandonne le droit de pêche exclusif sur ce que l'on appelait jusqu'ici le *French Shore*; elle retient simplement son droit de pêche. Le bill de la boîte de 1886 est modifié de manière à permettre aux Terre-Neu-

viens de vendre des appâts aux pêcheurs français. Les propriétaires d'établissements sur le *French Shore* recevront des indemnités. Dans l'ouest de l'Afrique, la France obtient accès à une partie du fleuve de Zambèse où peuvent se rendre les steamers océaniques. Elle obtient aussi l'île Silos. Et l'on convient d'une rectification de frontière entre le Niger et le lac Tchad, qui lui assure une route à travers la région fertile.

La troisième partie concerne le Siam, les Nouvelles-Hébrides et Madagascar. Pour les Nouvelles-Hébrides il y aura une commission qui statuera sur les litiges à propos de terrains entre les habitants. Dans le cas de Siam les deux pays confirment la déclaration de 1896, en déterminant sa signification précise quant aux différends antérieurs. A Madagascar l'Angleterre retire les protêts faits par elle à diverses reprises contre le régime économique que la France y a établi.

En somme cette convention fait disparaître à peu près toutes les causes de friction qui pouvaient exister entre les deux puissances dans les questions coloniales. On attribue en premier lieu l'honneur de cette heureuse entente à Sa Majesté le roi Édouard VII, qui, décidément, est un monarque habile et pacifique. Les journaux des deux pays font aussi beaucoup d'éloges de lord Lansdowne et de M. Delcassé, les deux ministres des affaires étrangères sous la direction desquels les négociations ont été conduites.

La chambre des Communes a repris ses séances le 12 avril. On se demande comment le gouvernement va traverser le reste de la session. Le principal organe conservateur, le *Standard*, dit que le danger viendra des partisans fanatiques du projet de M. Chamberlain. Ce dernier est revenu d'Égypte, — sans allusion au fameux retour de Bonaparte. Il est arrivé le 15 à Londres, où la foule lui a décerné une ovation. Le député de Birmingham s'est

trouvé rendu à temps pour assister à l'exposé budgétaire de son fils Austen, le chancelier de l'Echiquier. D'après les dépêches cet exposé semble avoir été pour celui-ci, l'occasion d'un grand succès personnel. M. Chamberlain junior a estimé les dépenses pour 1904-05 à 714,400,000 louis sterling et le revenu, d'après la taxation actuelle, à 695,300,000 louis; ce qui laisserait un déficit de 19,100,000 louis. Il propose en conséquence d'élever de deux cents la taxe sur le revenu. Il propose ensuite une taxe additionnelle de quatre cents par livre sur le thé, un remaniement des droits sur le tabac, les cigares et les cigarettes. Le chef de l'opposition a félicité M. Austen Chamberlain sur la lucidité de son discours, et il a déclaré que le chancelier de l'Echiquier s'était acquitté de sa tâche difficile, à l'admiration générale. M. Ritchie, le prédécesseur de M. Chamberlain, a aussi complimenté ce dernier.

\* \* \*

Dans l'Extrême-Orient, il ne s'est produit aucun décisif événement de guerre. Mais la Russie a fait encore des pertes cruelles. Le 13 avril un de ses vaisseaux de guerre de première classe, le *Petropavlosk*, a frappé une mine sous-marine et a sombré. L'amiral Makaroff et presque tout l'équipage ont péri. Le grand-duc Cyrille, qui était à bord, quatre officiers et une cinquantaine de matelots ont échappé au désastre. Environ sept cents hommes ont été engloutis dans les flots. Maintenant les Japonais prétendent que c'est eux qui ont coulé le *Petropavlosk*. Et les opinions sont partagées entre deux versions du désastre. Ce qui est certain c'est que la flotte russe de Port-Arthur est terriblement affaiblie. Une autre de ses unités de combats, le *Pobieda*, a été désemparée, soit par une mine soit par un torpilleur, le 14 avril. Et le même jour un torpilleur russe le *Bestrachmi* a été coulé par une flot-

tille de torpilleurs japonais. Toutes ces pertes ont produit une douloureuse impression à St-Pétersbourg. Mais la détermination de la Russie n'en est pas ébranlée. Elle continue à mobiliser ses troupes et vers le milieu de juin elle aura en Mandchourie une formidable armée de terre.

Quelques engagements ont eu lieu entre des détachements russes et japonais dans la région de la rivière Yalu. Mais aucune bataille importante n'a encore été livrée.

\* \* \*

Quel triste spectacle nous donne la France, ou plutôt son abominable gouvernement et son lamentable parlement, par le temps qui court! Les méfaits succèdent aux méfaits. Le 28 mars la chambre a voté la loi odieuse qui supprime l'enseignement congréganiste à tous les degrés. Plus de religieux, plus de religieuses, plus de Frères, plus de Sœurs, dans les écoles! Trois cent seize voix contre deux cent soixante-neuf ont consacré ce tyrannique ostracisme. Nous avons déjà analysé ici ce projet liberticide. Il a subi, au cours des débats, deux modifications. M. Caillaux, ancien ministre, a fait adopter un amendement étendant à dix ans, au lieu de cinq, le délai pour l'application de la loi. Et M. Leygues, un autre ancien ministre, en a fait adopter un tendant à maintenir les noviciats destinés à former le personnel des écoles congréganistes françaises à l'étranger, dans les colonies et les pays de protectorat.

Les dernières séances consacrées à voter cette loi de haine et d'arbitraire ont été ignobles. M. Combes voulant achever son œuvre néfaste au pas de course, l'opposition s'est révoltée, et il s'en est suivi quelque chose d'inusité au parlement français: une séance de nuit. Elle a été marquée par des incidents d'une extrême violence, et par des scènes honteuses. Il y a eu tumulte, altercations, menaces

de voies de faits. Un député a crié à des collègues trop bruyants: "Tas d'aboyeurs!" Un autre, un blocard de l'extrême gauche, s'est distingué différemment. "Il s'affale sur ses bras croisés, d'un sommeil de plomb, lisons-nous dans un compte rendu. On le voit tout à coup lever la tête, ouvrir la bouche en criant, étendre les bras et se lever. Ses voisins comprennent que c'est le genièvre qui agit et lui persuadent doucement de se rasseoir. L'homme reprend son attitude appesantie. Cinq minute plus tard il se réveille, crie encore. On le ramène avec ménagements sur son séant. Dans l'atmosphère lourde qui règne, les fantaisies de l'ivrogne passent inaperçues."

Après minuit, un député nationaliste, M. Millevoye, monte à la tribune: "Est-il vraiment de la dignité de cette assemblée, dit-il, et entre-t-il réellement dans la pensée du gouvernement de continuer la discussion de cette loi dans le tumulte et la confusion? Nous ne voulons pas faire d'obstruction (Exclamations à gauche), et c'est précisément parce que nous ne le voulons pas que nous demandons à la Chambre de discuter cette loi dans les conditions où a été discutée la loi de 1901. (Interruptions à gauche. — Très bien! très bien! à droite et au centre.)

"Il y a deux moyens d'organiser l'obstruction: prolonger la discussion, ou bien empêcher la minorité de parler et lui faire violence.

"M. Viollette. — La majorité veut en finir. (Bruit.)

"M. Millevoye. — Malgré notre droit! Eh bien! défi pour défi! Vous ne ferez pas la loi dans ces conditions! Nous vous en empêcherons! (Vifs applaudissements à droite et au centre.)"

L'énergique résistance de l'opposition l'a emporté, et M. Combes a dû laisser la chambre s'ajourner à quatre heures du matin. Le vote final n'a eu lieu que cinq jours plus tard, le 28 mars.

Pour apprécier cette loi de malheur, nous citerons les

paroles non d'un membre de la droite, mais d'un député radical, membre de la majorité combiste. M. Henry Maret, un républicain de vieille roche, qui compte à son actif trente ans de lutte contre le cléricalisme et les idées conservatrices, a fait, au terme du débat cette écrasante déclaration :

“ Il me sera impossible de voter la loi, d'abord parce que c'est évidemment une loi contre la liberté.

“ Ce ne peut être que par une aimable ironie que M. Buisson l'a traitée de loi de liberté; mes amis doivent être bien convaincus qu'ils votent une loi de combat.

“ Pour moi, je ne vote pas ces lois-là, parce qu'elles se retournent un jour contre leurs auteurs. (Très bien! très bien!) En matière d'enseignement, il n'y a que deux méthodes: ou le monopole, — je ne l'admets pas, mais je le comprends, — ou la liberté.

“ Pour le moment, vous avez voté une loi qui a un aspect — je voudrais employer une expression parlementaire — un peu jésuitique.

“ Vous conservez le droit à la liberté d'enseignement. En fait, vous le supprimez, puisque vous faites d'avance des parias, en disant d'avance à certaines personnes: “ Vous n'enseignerez pas.”

“ Vous avez sans doute des motifs excellents. Mais demain un gouvernement de réaction viendra qui, d'avance, supprimera le droit d'enseigner à certaines personnes pour des motifs non moins bons....

“ Nous avons eu cette discussion en 1882. Je tenais le même langage qu'aujourd'hui. Mais alors toute la gauche m'applaudissait. Il n'en va plus de même.

“ Je n'y puis rien. Les autres ont changé. Je suis resté le même.

“ Je ne voterai pas contre la loi. Je m'abstiendrai, parce que je ne veux pas qu'on puisse dire que j'ai rompu avec la majorité républicaine. Je resterai spectateur.

“ Je voudrais clore ces explications par un mot qui résume bien la situation.

“ Luther, ce grand moine qui avait fait une révolution au nom de la liberté, s'aperçut rapidement que le lendemain on brûlait aussi bien au nom de la liberté qu'on avait brûlé la veille au nom de l'autorité.

“ Il émit cette parole qui peut être donnée comme la moralité de la pièce parlementaire que nous avons eu, comme on dit en langage de théâtre, l'honneur de représenter: “ L'esprit humain est pareil à un paysan ivre. Il tombe d'un côté: vous le relevez. Vous le mettez sur son axe: il retombe de l'autre.” (Applaudissements au centre.)”

Voilà comment un partisan de M. Combes apprécie la loi de M. Combes.

Mais auparavant, une autre appréciation plus haute, plus auguste et plus vengeresse avait éclaté sur la tête des scélérats qui oppriment en ce moment la France chrétienne. Des hauteurs du Vatican, la voix du Pape avait retenti et, marqué d'un stigmate immortel l'apostat Combes et ses complices. Voici les émouvantes et énergiques paroles prononcées par le Saint-Père à une réception des cardinaux, le 18 mars dernier:

“ Vous connaissez, Messieurs les cardinaux, les douloureux événements qui, depuis plusieurs années, se déroulent en France. Depuis que, par un mystérieux décret de la divine Providence, Nous avons été élevé au siège du Prince des apôtres, Nous n'avons pas manqué, non plus que Notre glorieux prédécesseur, de donner des preuves de sincère affection à l'illustre nation française et de spéciale déférence envers son gouvernement.

“ Mais, il faut l'avouer, tandis que Nous sommes vivement réjoui par les continuelles manifestations de piété et d'attachement qui Nous viennent de ce peuple catholique, Nous sommes profondément attristé par les mesures

adoptées et les autres qu'on est en voie d'adopter dans les sphères législatives contre les congrégations religieuses, qui, par leurs œuvres éminentes de charité et d'éducation chrétienne, ont fait, dans ce pays, la gloire de l'Eglise catholique et pareillement de la patrie. Comme si ce qui a été réalisé déjà à leur préjudice n'avait pas une gravité immense et déplorable, on a cru devoir aller plus loin encore, malgré Nos efforts répétés pour l'empêcher, et l'on a présenté et soutenu un projet qui a pour but, par une exception injuste et odieuse, non seulement d'interdire tout enseignement aux membres des instituts religieux même autorisés, et cela uniquement parce qu'ils sont religieux; mais encore de supprimer ces instituts, approuvés dans le propre but de l'enseignement, et de liquider leurs biens. Une telle mesure, chacun le comprend, aura le triste résultat de détruire dans la plus grande partie la base principale de toute société civile, l'enseignement chrétien, organisé et alimenté par les catholiques sous l'égide de la loi et au prix des plus généreux sacrifices. De la sorte, un nombre incalculable d'enfants seront élevés contrairement à la volonté de leurs parents, sans croyance et sans morale chrétienne, avec un dommage immense pour les âmes; aussi se produira de nouveau le lamentable et décourageant spectacle de milliers de religieuses et de religieux obligés, sans avoir démérité en rien, de mener la vie errante, privés de ressources, sur tous les points du territoire français, ou de fuir sur le sol étranger.

“ Nous déplorons et Nous réprouvons hautement de telles rigueurs, essentiellement contraires à l'idée de liberté bien entendue, aux lois fondamentales du pays, aux droits inhérents à l'Eglise catholique et aux règles de la civilisation elle-même qui défend de frapper des citoyens pacifiques, lesquels, tout en se consacrant, sous la garantie de la loi, aux œuvres d'éducation chrétienne, n'ont

jamais négligé aucun des devoirs, aucune des charges imposées aux autres citoyens.

“ A ce sujet, Nous ne pouvons Nous dispenser d’exprimer Notre douleur pour la mesure prise de déférer au Conseil d’Etat, comme abusives, des lettres respectueusement adressées au premier magistrat de la République par des pasteurs bien méritants, parmi lesquels trois membres du Sacré-Collège, Sénat auguste du Siège apostolique, comme si ce pouvait être une faute de s’adresser au chef de l’Etat pour appeler son attention sur des sujets étroitement unis aux plus impérieux devoirs de la conscience et au bien public. ”

Cette solennelle protestation du Pape a produit naturellement un immense effet. En France les catholiques se sont sentis réconfortés dans leurs épreuves par cette grande parole. M. Eugène Veuillot a publié dans l’*Univers* un article intitulé: *Merci, très Saint-Père*. M. Edouard Drumont a écrit dans la *Libre Parole*:

“ La parole de Pie X aura un écho chez ceux même qui ne sont plus des catholiques de croyance, mais qui ont encore gardé des sentiments d’honnêtes gens. Le Pape a placé la question sur son véritable terrain en disant que ce qui se passait chez nous était une atteinte à la civilisation.

“ Quand on expulse de leur domicile, d’un domicile qui est le leur, de pauvres religieux infirmes, l’un de 70 ans, l’autre de 75 ans, qui demandent à demeurer ensemble pour se soigner mutuellement, ce ne sont pas les droits de l’Eglise seulement que l’on outrage, ce sont les droits de la civilisation.

“ Quand on jette hors de chez elles d’humbles filles, qui n’ont commis d’autre crime que de secourir les malheureux ou d’instruire les enfants du peuple, quand on les prive de leur pain, c’est la civilisation que l’on foule aux pieds.

“ Si de telles horreurs se passaient en Russie, les radicaux et les socialistes feraient une jolie musique et entonneraient le grand air de l'Humanité et de la Civilisation. ”

La *Vérité française* a signalé la fureur des sectaires :

“ La protestation si grave, si noble que Pie X a fait entendre dans son allocution aux cardinaux, au sujet des affaires de France, a remué tout le cloaque parlementaire. On dirait que les hommes du bloc et leurs scribes de la presse anticléricale s'attendaient au silence éternel du Saint-Siège. La *Lanterne*, la *Petite République*, l'*Aurore*, l'*Action*, le *Siècle*, toutes les feuilles combistes reflètent la fureur de la secte. La parole pontificale s'est élevée comme une condamnation troublante.

“ Dans sa sagesse diplomatique, Léon XIII avait porté la condescendance envers le gouvernement français jusqu'à lui épargner des reproches publics trop amers, jusqu'à éviter les occasions de conflit avec lui. Mais, enfin, cette longue patience, inspirée par des hautes raisons de prudence et de paix, devait avoir un terme. Pendant vingt-cinq ans, le parti républicain dominant s'est livré envers le chef de l'Eglise au plus odieux chantage, s'efforçant d'obtenir son silence sur les mesures de laïcisation et de persécution, si multipliées pendant ce long laps de temps, par la menace de la dénonciation du Concordat.

“ Devant cette hypocrite tactique, Léon XIII a usé d'une longanimité propre à mieux faire ressortir la perfidie et la duplicité des calculs de ceux qui ont conduit chez nous, avec un si funeste esprit de suite, la persécution, en abusant des dispositions conciliantes et pacifiques du Souverain Pontife alors régnant.

“ Chez Pie X, c'est la même prudence, le même esprit de douceur et de paix, mais avec une fermeté que les circonstances rendent maintenant nécessaire. . .

“ L'auguste successeur de Léon XIII devant les intentions, toujours plus haineuses, du parti dominant, a jugé,

le moment venu de montrer que la menace même d'une rupture avec le Saint-Siège ne pourrait plus arrêter les remontrances et les protestations, que l'hostilité croissante du gouvernement de la République appelle de la part de Rome."

Si l'on en croit un propos rapporté par plusieurs journaux catholiques, la détermination du Saint-Père est bien prise. Le cardinal Vannutelli aurait dit au Pape, après l'audience: "Votre Sainteté ne craint-elle pas que ces paroles, répétées, ne causent une rupture?" A quoi Pie X aurait répondu: "Quand je fais mon devoir de Pape, je ne regarde pas les suites politiques. Je ne fais rien contre le maintien des bonnes relations. Je ne ferai désormais rien pour les maintenir."

Ces paroles sont graves. Si elles ont été prononcées, elles montrent que la longanimité du Saint-Siège est à bout.

Quelques journaux ont prétendu que l'ambassadeur de France auprès du Vatican avait transmis au cardinal secrétaire d'Etat une protestation de son gouvernement à propos du discours du Pape. Mais l'*Osservatore Romano* a démenti cette nouvelle.

Pie X multiplie les actes importants. Le 21 mars, trois jours après sa mémorable allocution, il publiait l'encyclique *Jucunda sane*, consacrée à saint Grégoire VII, à l'occasion du treizième centenaire de ce pontife. Elle forme un opuscule de vingt-neuf pages. Le pape y trace un éloquent tableau de l'Italie et de Rome à l'avènement de ce saint, et montre les résultats obtenus en treize années par Grégoire, consul de Dieu, défenseur public de la justice sociale, libérateur de l'Italie, réorganisateur des églises des Gaules, apôtre de l'Angleterre.

Plus récemment Pie X a publié un *Motu proprio* pour la codification du droit canonique. Il y rappelle que d'illustres pasteurs de l'Eglise, et même un assez grand

nombre de cardinaux demandèrent vivement que toutes les lois ecclésiastiques, promulguées jusqu'à cette époque, fussent réunies en un seul corps, et classées dans un ordre clair; qu'on écartât celles qui avaient été abrogées ou qui étaient tombées en désuétude, et que d'autres, sur les points où cela serait nécessaire, fussent mieux adaptées aux besoins de l'époque. Approuvant ces vœux et voulant les réaliser, le Saint-Père établit une commission pontificale composée de cardinaux, et présidée par lui-même, laquelle, avec le concours d'un certain nombre d'assesseurs, fera ce travail d'unification et de codification.

Pendant ce temps le gouvernement français se prépare à infliger au Saint-Siège un nouvel outrage. Le président de la République, M. Loubet, va aller rendre visite au souverain de l'Italie dans cette Rome volée au Pape par la dynastie piémontaise. Naturellement il ne se présentera pas, il ne peut se présenter au Vatican. Un chef d'Etat catholique ne peut être reçu à Rome par le Souverain Pontife, s'il y est venu saluer le roi d'Italie. Ce serait de la part du Saint-Siège reconnaître le fait accompli. C'est pour cela que l'empereur d'Autriche, allié de Humbert et de Victor-Emmanuel, n'a pourtant jamais mis le pied dans la Ville Eternelle depuis 1870. Mais les francs-maçons de France se moquent bien de cela; que leur fait à eux la tradition française et le droit pontifical? Que M. Loubet aille à Rome proclamer l'adhésion du peuple qui fonda naguère le pouvoir temporel, à la spoliation de ce pouvoir temporel: c'est là ce qu'il veulent! Nous comprenons leur attitude. Mais que des catholiques français n'aient pas eu le courage de protester par leur vote contre cette répudiation du passé de la France catholique, c'est ce qui nous étonne et nous surprend. Le 25 mars, le ministre des affaires étrangères ayant demandé un crédit de 450,000 francs pour défrayer le voyage de M. Loubet à

Rome, ce crédit a été voté à la presque unanimité des membres présents, malgré une courageuse protestation de M. de Castellane. Les dernières paroles prononcées par lui, à l'adresse de M. Delcassé, définissaient très bien la situation. Les voici :

“ Cette visite de M. Loubet au Quirinal, sans le contre-poids impossible à lui donner d'une visite au Vatican, est l'acte le plus grave de cette politique. J'ai tort. Elle en est sans doute le but dernier, et tout ce qui s'est passé jusqu'ici : reprise des rapports commerciaux, visite du roi d'Italie, n'en étaient, en somme, que la préparation.

“ Des passions que vous ne partagez sans doute pas, mais dont vous subissez le contre-coup, font de vous la dupe des combinaisons secrètes de l'internationale maçonnique. (Exclamations et bruit à l'extrême gauche.)

“ Vous marchez où on vous conduit, les yeux bandés. Le grand malheur c'est que vous entraînez avec vous la France. Mais prenez bien garde ! Et c'est pourquoi je ne voterai pas, quant à moi, les crédits qu'on nous demande pour le voyage du président de la République à Rome. (Mouvements divers.) ”

Au scrutin, 499 voix contre 10 ont voté les crédits. Nous donnons les noms des dix députés qui ont protesté par leur vote contre le voyage du président à Rome, dans les conditions où il va avoir lieu. Ce sont MM. Baudry d'Asson, Paul Bourgeois, comte de Boni de Castellane, marquis de Chambrun, comte de Gonidec de Traissan, Groussau, de Largentaye, Massabuan, comte Albert de Mun, baron Xavier Reille. Ils ont droit d'être félicités. D'autres députés catholiques comme le duc de Broglie, l'abbé Gayraud, MM. de Ramel, de La Bourdonnaye, de La Ferronnays, de Lévis-Mirepoix, etc., ont cru mieux faire en s'abstenant. Ils ont au moins évité une compromission malheureuse. D'autres enfin, comme l'abbé Lemire, M. Denys Cochin, ont voté le crédit. Nous estimons qu'ils ont commis

une acte de faiblesse, tranchons le mot, de respect humain que l'on ne saurait trop regretter. Au Sénat, deux sénateurs seulement ont voté contre la demande de crédit; ce sont l'amiral de Cuverville et M. Dominique Delayaye. Honneur à eux!

Au sujet de ce vote, la *Vérité française* a fait cette réflexion brève et sévère: "A la Chambre il n'y a eu que dix opposants et deux seulement au Sénat. Ce résultat n'est pas à l'honneur des catholiques." Nous faisons écho à cette parole.

\* \* \*

En même temps qu'il s'apprêtait à envoyer M. Loubet souffleter à Rome le Vicaire de Jésus-Christ, Combes le renégat s'est senti possédé d'une inspiration encore plus perverse. Il a voulu, le malheureux, souffleter Jésus-Christ lui-même. Et il a choisi l'anniversaire du déicide pour se joindre, après dix-neuf siècles, aux valets du prétoire, dans cet outrage à l'Homme-Dieu. Lisez cette note officielle publiée, le Vendredi-Saint, par les organes du gouvernement:

"On sait que le Parlement a voté l'enlèvement des christes appendus dans les salles d'audience de nos cours et tribunaux.

"C'est lundi prochain et jours suivants que cette mesure va être exécutée dans toute la France.

"A Paris, c'est le service de l'architecte du Palais de justice qui procédera à cet enlèvement, et qui a déjà pris toutes ses dispositions à cet effet. L'opération durera encore un certain temps, car il y a vingt-cinq christes à enlever, et certains, tel que le fameux christ du Parlement, placé dans la grande salle d'audience de la première chambre de la Cour d'appel, qui est difficile à déplacer.

"Ce magnifique triptyque, attribué à Van Dick, va être transporté dans la chambre du conseil de la Cour.

“Quant au fameux christ de Bonnat, qui décorait depuis de si longues années, la Cour d’assises, il sera, paraît-il, placé au Musée du Louvre.

“A la Cour de cassation, c’est le service du ministère des beaux-arts, qui va se charger d’enlever les belles toiles qui ornent les chambre civile, des requêtes et criminelle.”

Comme le dit un journal catholique, si la Chambre a rendu le vote dont parle cette note, le Sénat a rétabli le crédit supprimé, de sorte que M. Combes garde tout l’odieux de son acte infâme. M. Arthur Loth a publié à ce propos, dans la *Vérité française*, un article intitulé: *La Saint-Judas*, tout vibrant d’indignation.

“Judas est glorifié, s’écrie-t-il! C’est sa fête que M. Combes a fait célébrer, en ce jour: la fête de l’enlèvement des crucifix!”

Toute la presse catholique a flétri cet acte monstrueux. Et un poète chrétien, l’illustre François Coppée, a laissé jaillir de son cœur des vers qui sont la double protestation du patriotisme et de la foi. Nous sommes sûr d’être agréable aux lecteurs de la REVUE CANADIENNE en reproduisant ici cette pièce:

### LE CHRIST HORS LA LOI

J’ai dit au crucifix en tombant à genoux :  
— Pardon pour cette honte encor dans notre histoire !  
Nos infâmes tyrans t’ont chassé du prétoire,  
Le jour même, Seigneur, où tu mourais pour nous.

C’est une ignominie et c’est un sacrilège,  
Mais ta tragique image, innocent condamné,  
Peut-être importunait d’un remords obstiné  
Les hideux magistrats somnolant sur leur siège.

Je les ai vus, alors qu’on traînait devant eux,  
Sur le banc où s’assoient le voleur et la fille,

Les moines et les sœurs, ta sublime famille.  
Les juges condamnaient, mais ils étaient honteux.

Or, ces hommes de qui chaque arrêt se tarife  
Par quelque ruban rouge ou quelque avancement,  
Vont se déshonorer plus confortablement.  
Ton souvenir, Jésus, ne gêne plus Caïphe.

Quand on y réfléchit, c'est très logique. Au lieu  
Du Christ, la Marianne étalera son buste.  
Quand la justice est morte, il faut bannir le Juste.  
La mégère se carre où planait l'Homme-Dieu.

Hélas ! Cela se passe en France, dans ta France !  
Par elle, souviens-toi des gestes que tu fis,  
Seigneur ! car, ce matin, baisant ton crucifix,  
J'ai vu plus d'un Français sangloter de souffrance.

Quoi ? L'avilissement des âmes est-il tel  
Qu'aucun cri de révolte, aucun ! ne retentisse !  
Alors qu'on proscriit Dieu des chambres de justice,  
Avant de le chasser, bientôt, de son autel ?

Quoi ? Pas un chef qui nous entraîne aux bonnes tâches ?  
Que de crimes ! Quel tas qu'on voit toujours grossir !  
Mais la foule est joyeuse et se rue au plaisir.  
Sera-t-il donc écrit que nous fûmes des lâches ?

Jésus, rends-nous l'ardeur des Chrétiens d'autrefois !  
Toi qui fis ces martyrs que les tortures folles  
Ni la mort n'empêchaient de briser les idoles,  
Suscite des héros pour relever ta croix.

FRANÇOIS COPPÉE.

\*\*\*

L'espace nous manque pour entretenir nos lecteurs de  
quelques autres sujets d'actualité. Mentionnons simple-

ment, sauf à y revenir, le mouvement inauguré par la *Vérité française* pour la béatification de Pie IX, l'attitude de l'abbé Loisy, et sa démission comme professeur de Sorbonne, l'incident relatif à l'échec de M. Brunetière comme candidat à la chaire de littérature française en Sorbonne, échec dû à ses principes catholiques, etc., etc.

\* \* \*

Au Canada, peu d'événements saillants. La session fédérale progresse lentement. Le gouvernement a soumis son projet modifié relatif au Grand-Tronc-Pacifique. Sir Wilfrid Laurier a présenté le nouveau bill en l'appuyant d'un vigoureux discours. M. Borden, chef de l'opposition, lui a répondu avec non moins de vigueur. Et le débat se poursuit. Nous essaierons d'en résumer les grandes lignes dans notre prochaine chronique.

A Québec, le rapport de la commission de colonisation a été soumis aux chambres et provoque beaucoup de commentaires divergents. Les travaux de la session ne sont pas encore très avancés.

Un homme qui a joué un rôle actif dans le journalisme et la politique, M. Ernest Pacaud, est décédé à Québec le 19 du courant. Il était malade depuis longtemps et s'est vu lentement mourir. Il n'avait que 53 ans. Son nom a été trop mêlé aux batailles et aux controverses des vingt dernières années, pour que nous puissions ici essayer d'apprécier sa carrière prématurément terminée. Mais devant sa tombe entr'ouverte, nous disons du fond du cœur: qu'il repose dans la paix éternelle!

Thomas Chapais.

Québec, 20 avril 1904.

## NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

VIENT DE PARAITRE :

**La Ligue de l'Enseignement. — Histoire d'une conspiration maçonnique à Montréal.** — Deuxième édition, revue et considérablement augmentée.

C'est avec plaisir que nous avons lu la deuxième édition de la brochure de M. HENRI BERNARD. Dans trois semaines à peine, la première édition a été enlevée, et près de deux mille exemplaires étaient encore réclamés par le public anxieux de la lire. Devant un tel accueil, notre jeune auteur a cru devoir faire une seconde édition, afin que son travail puisse porter tout le fruit qu'il était en droit d'en attendre.

Nous devons remercier M. Bernard, d'autant plus qu'il ne s'est pas contenté d'une simple réimpression, mais il a fait une refonte complète et a encore augmenté son travail et complété son étude déjà si intéressante par douze nouveaux chapitres dont voici les titres. Ils diront mieux que nous ne saurions le faire tout l'intérêt que le lecteur aura à les lire et à les relire.

*Supplément à la première partie :*

- Chap. X.—Antiques roueries.—Aveux et désaveux de la Ligue canadienne.
- Chap. XI.—Trop tard !
- Chap. XII.—L'embauchage !
- Chap. XIII.—Traits de parenté entre la mère et la fille.
- Chap. XIV.—L'apôtre de la gratuité et de l'uniformité des livres.
- Chap. XV.—Programme de la Ligue canadienne.
- Chap. XVI.—L'Etat n'est pas éducateur.
- Chap. XVII.—Notre système scolaire.
- Chap. XVIII.—La *Presse* se tait... mystère !
- Chap. XIX.—A la Voltaire et à la Jean-Marie.—Fourberie et contradiction.
- Chap. XX.—Faut-il être franc-maçon ?
- Chap. XXI.—Etes-vous franc-maçon ?

Nous ne saurions non plus faire mieux ressortir toute la valeur de cette étude de M. Bernard et toute l'attention qu'elle mérite du public qu'en donnant ici la lettre si énergique que M. le comte Albert de Mun, député français, membre de l'Académie française, et depuis de nombreuses années défenseur de la cause religieuse en France, a adressée à notre jeune écrivain, pour le féliciter et l'encourager à continuer la lutte qu'il a entreprise et qu'il a menée avec tant de succès. Le *fac-similé* de cette lettre se trouve au commencement de la brochure.

Paris, le 18 janvier 1904.

5, Avenue de l'Alma, VIII<sup>e</sup> Chambre des Députés.

*Monsieur.*—J'ai reçu, avec votre lettre, la brochure qu'elle m'annonçait et que je me suis empressé de lire attentivement.

Je ne saurais trop vivement vous encourager à poursuivre énergiquement la lutte que vous entreprenez et à redoubler d'efforts pour convaincre vos compatriotes du danger dont ils sont menacés.

La Ligue de l'Enseignement, l'une des manifestations les plus puissantes de l'esprit franc-maçonnique, a eu, comme vous le dites, une part immense dans

l'entreprise de déchristianisation dont notre législation scolaire a été et demeure encore le redoutable instrument.

Sous le masque de la neutralité et d'une apparente modération, elle a, peu à peu, avec l'appui déclaré des pouvoirs publics, couvert notre pays de ses comités et de ses œuvres.

Aujourd'hui, elle réclame ouvertement, dans les Congrès, la destruction de l'Enseignement chrétien.

Il est impossible, à mes yeux, qu'un catholique s'associe, même indirectement, à sa fondation et à son développement, sans prêter les mains, malgré lui, à l'action antichrétienne. Je ne vois pas comment un libéral sincère pourrait le faire, sans se rendre victime de la plus fâcheuse illusion.

Je vous félicite donc de jeter, au milieu des catholiques canadiens, le cri d'alarme, et si mon témoignage peut lui apporter, près d'eux, quelque force, je vous l'offre de grand cœur, avec toute la conviction de ma conscience chrétienne.

Veuillez me croire, Monsieur,

Votre bien sincèrement dévoué. A. DE MUN.

Quoique la brochure soit considérablement augmentée, M. Bernard n'en a pas changé le prix.—L'exemplaire, 25 cts net; *franco*, 30 cts.—Chez tous les libraires.

Le printemps voit éclore toutes les beautés de la nature. C'est aussi le temps où dans le domaine intellectuel apparaît quantité de belles publications qui sont à l'âme ce que sont les fleurs pour les yeux. Il nous est impossible de les faire connaître en détail dans les quelques pages qui sont à notre disposition; nous devons donc nous contenter d'indiquer ici celles que nous recommandons plus spécialement à l'attention de nos lecteurs, en les groupant par ordre d'éditeur. Tous ces ouvrages sont en vente à la Librairie Beauchemin, rue Saint-Paul, à Montréal.

La librairie P. TEQUI (ancienne maison Ch. Douniol),  
No 29, rue de Tournon, Paris, France.

- De la direction des enfants dans un internat de garçons**, par M. l'abbé SIMON, premier aumônier de l'établissement Saint-Nicolas à Paris. Un vol. in-18 de 200 pages avec *Imprimatur* de l'archevêché de Paris. Prix..... 0 50
- Princesse C. Sayn-Wittgenstein. Nos Egaux et nos Inférieurs**, ou la vie chrétienne au milieu du monde (2e série), avec une préface de Henri LASSERRE. Entre-tiens pratiques recueillis, révisés et publiés par E. LAUBARÈDE. 1 vol. in-12. Prix..... 0 85
- Conférences aux jeunes filles sur l'apostolat chrétien**, par M. l'abbé L. MOUSSARD, chanoine de la Métropole de Besançon. Un vol. in-12 de 300 pages. Prix..... 0 50
- S. S. Pie X. Vie populaire anecdotique**, traduite de l'italien. 1 vol. in-18. Prix..... 0 15
- Le Devoir et ses Vaillants**, par l'abbé LÉON RIMBAULT, brochure in-8. Prix. 0 15
- Le Devoir et ses Vaillantes au XXe Siècle**. In-8° de 80 pages. Prix..... 0 25
- Ange et Apôtre**. Un beau volume in-12 de 500 pages. Prix..... 0 95
- Les Vertus du Cœur de Jésus**, huitième et dernière série, par le P. BOUSSAC In-18. Prix..... 0 25
- Traité du Découragement dans les voies de la piété**, suivi du **Traité des Tentations**. Ouvrage posthume du R. P. J. MICHEL, S. J. Revu et publié par un Père de la même Compagnie. Un vol. in-16 de 300 pages. Prix..... 0 50
- La Dévotion au Sacré-Cœur de Jésus, proposée à tous les fidèles**, par l'abbé J. SABOURET, aumônier. Un vol. in-18 de 84 pages. Prix..... 0 15

La Librairie Vve CH. POUSSIELGUE, No 15, rue Cassette, Paris, France.

- L'Oraison**, étude pratique par M. l'abbé Louis GILLOT, supérieur des Chapelains de Paray-le-Monial. In-12. Prix..... 0 65
- La Pureté du Cœur** et la mission moralisatrice de la femme et de la jeune fille chrétiennes à l'heure présente, par M. l'abbé LENFANT, missionnaire diocésain de Paris. Un vol. in-16. Prix..... 0 65
- Introduction à la Vie Bienfaisante** par M. l'abbé Henri BOLO. Ouvrage approuvé par S. G. Mgr Renou, archevêque de Tours. In-12. Prix..... 0 85
- L'Évangile du Pauvre**, par Mgr BAUNARD, recteur de l'Université catholique de Lille. In-12. Prix..... 0 85

La Librairie VICTOR LECOFFRE,  
No 90, rue Bonaparte, Paris, France.

- Le Bienheureux Thomas More** (1478-1535), par Henri BRÉMOND. 1 vol. in-12 de VIII-193 pages de la collection " **Les Saints** ". Prix..... 0 50
- Sainte Germaine Cousin** (1579-1601), par Louis VEUILLOT, complétée par François VEUILLOT. 1 vol. in-12 de II-197 pages de la collection " **Les Saints** ". Prix..... 0 50
- Saint Wandrille** (VIe-VIIe siècle), par Dom BESSE. 1 vol. in-12 de v-183 pages de la collection " **Les Saints** ". Prix..... 0 50
- La Terre et l'Atelier : Jardins ouvriers**, par M. Louis RIVIÈRE, Vice-président de la Société d'Economie sociale et de la Ligue du Coin de Terre et du Foyer. Un vol. in-12 de VII-219 pages de la " **Bibliothèque d'Economie Sociale** ". Prix..... 0 50
- L'Enfance coupable**, par M. Henri JOLY, membre de l'Institut, président de la Société d'Economie sociale, président de la Société générale des Prisons. Un vol. in-12 de 223 pages de la " **Bibliothèque d'Economie sociale** ". Prix..... 0 50

La Librairie VICTOR RETAUX, No 82, rue Bonaparte, Paris, France.

- Les Prédicateurs de la scène**, par François VEUILLOT, un beau vol. in-18 Jésus. Prix..... 0 85
- L'Exégèse de M. Loisy. — Les Doctrines. — Les Procédés**, par Pierre BOUVIER, prêtre. Une brochure in-18 Jésus. Nouvelle édition, considérablement augmentée. Prix..... 0 20

La Librairie LETOUZEY ET ANE, éditeurs,  
No 17, rue du Vieux-Colombier, Paris, France.

- Jésus, Messie et Fils de Dieu**, d'après les Évangiles Synoptiques, par M. LEPIN, P. S. S., professeur au Grand Séminaire de Lyon. Beau volume in-18 Jésus. Prix..... 0 85

La Librairie PLON-NOURRIT ET CIE,  
8, rue Garancière, Paris, France.

- En Haut !** Lettres de la Comtesse de Saint-Martial (Sœur Blanche, Fille de la Charité). 1 vol in-8°. Prix..... 0 85

Enfin signalons tout spécialement à l'attention de ceux de nos lecteurs à qui nous avons eu le bonheur de pouvoir inculquer le goût des productions de l'art, chose que nous nous sommes efforcés de faire depuis maintenant onze ans, le bel ouvrage de M. Gaston SORTAIS : EXCURSIONS ARTISTIQUES ET LITTÉRAIRES. Première et deuxième séries, 2 vols in-12, publiées par la Librairie P. LETHIELLEM, Paris, France. Prix, 65 cts chaque.

A. L.